



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

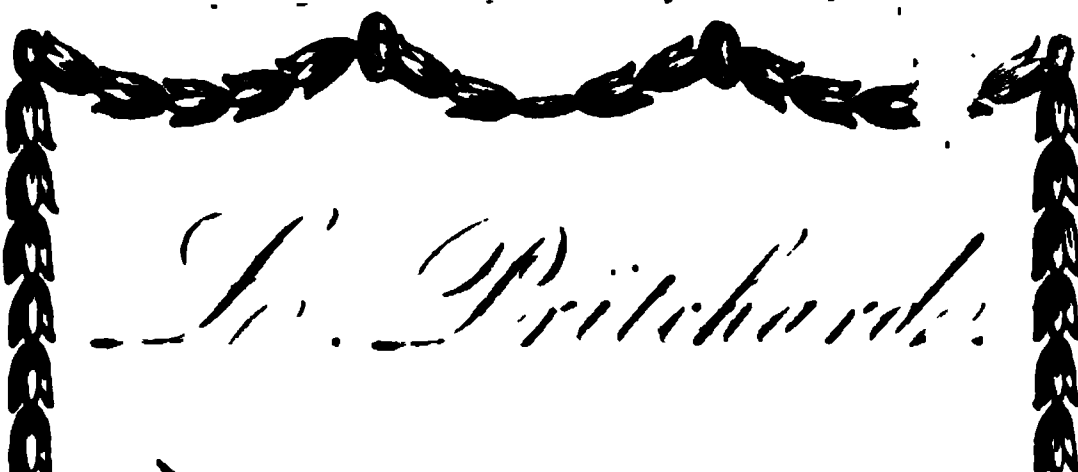
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:


- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

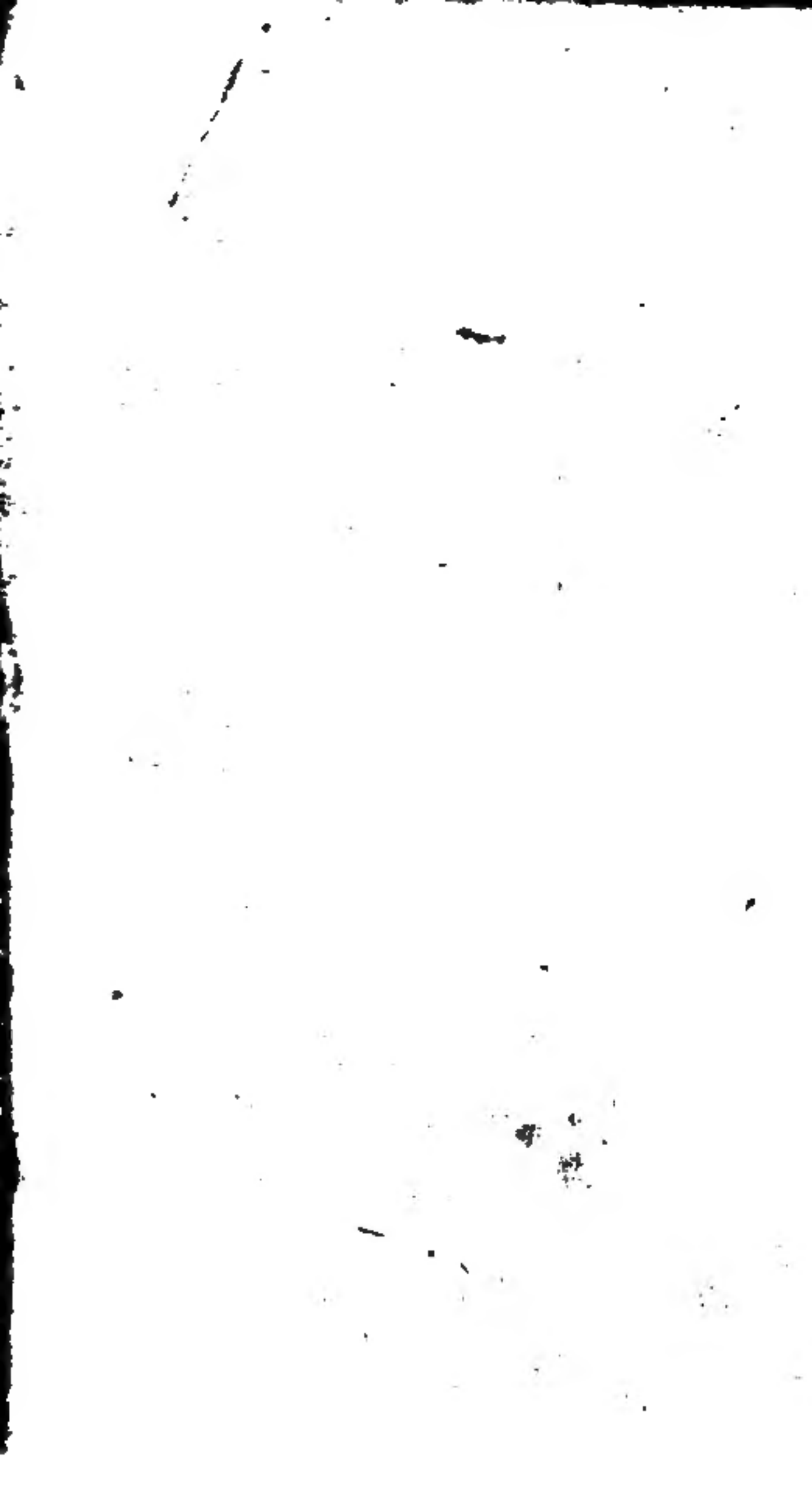
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



L. Pritchard.





LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

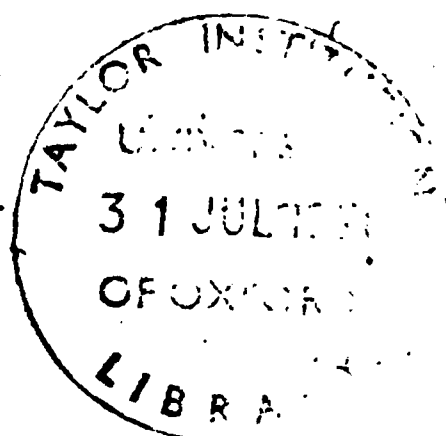
Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTTE FENELON , Précepteur de
Messeigneurs les Enfans de France, & depuis
Archevêque - Duc de Cambrai , Prince du
saint Empire, &c.

PREMIERE EDITION
conforme au Manuscrit original.
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez FLORENTIN DELAULNE,
rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





LES SOMMAIRES DES LIVRES contenus en ce premier Tome.

LIVRE PREMIER.

T*Elemaque conduit par Minerve , sous la figure de Mentor , aborde après un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso , qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement , conçoit de la passion pour lui , lui offre l'immortalité , & lui demande ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacedemone ; son naufrage sur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise ; le secours que Mentor & lui donnèrent à Aceste dans une incursion de Barbares , & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service , en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur país. Page 1*

LIVRE SECOND.

TElemaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sesostris , & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce País , & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis ; que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola , en lui apprenant à imiter Apollon , qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete ; que Sesostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers ; qu'il l'avoit rappelé étant persuadé de son innocence , & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer , d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses Sujets révoltez , & secourus par les Tyriens.

LIVRE TROISIEME.

TElemaque raconte que le successeur de Boccoris , rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Telemaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne : que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi , dont il falloit craindre la cruelle avarice : qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Ithaque , quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme , dont le mépris l'avoit irritée. Page 75

LIVRE QUATRIEME.

CAlypso interrompt Telemaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le re-

oit de ses aventures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Venus & Cupidon contre qui Minerve le protegoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée dans l'isle il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

LIVRE CINQUIEME.

TElemaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idomenée Roi de cette isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois voulant venger le sang du fils , avoient réduit le pere à quitter leur pais : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre Roi. Telemaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses Loix; que les Vieillards Juges de l'isle , & tous les peuples voulurent le faire Roi voyans sa sagesse.

P. 157

LIVRE SIXIEME.

TElemaque raconte qu'il refusa la Royauté de Crete pour retourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadème : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation , il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème , qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune pour consoler Venus irritée , leur avoit fait faire le naufrage , après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle. p. 196

LIVRE SEPTIEME.

Calypso admire Telemaque dans ses aventures , & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Telemaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Neanmoins Telemaque & la Nymphé Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso , & ensuite sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Telemaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler , & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor , dans le tems que celui-ci entraîne Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque sent une joie secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en aperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même , pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

LIVRE HUITIEME.

A Doam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Telemaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baleazar, que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Telemaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs. p. 271

LIVRE NEUVIEME.

Venus toujours irritée contre Te-
lemaque en demande la perte à
Jupiter: mais les Destinées ne permet-
tant pas qu'il périsse , la Déesse va
concerter avec Neptune les moyens de
l'éloigner d'Ithaque , où Adoam le
conduisoit : ils emploient une Divini-
té trompeuse pour surprendre le Pilote
Achamas , qui croyant arriver en
Ithaque , entre à pleines voiles dans
le port des Salantins. Leur Roi Ido-
menée reçoit Telemaque dans sa nou-
velle ville , où il préparoit actuelle-
ment un sacrifice à Jupiter pour le suc-
cès d'une guerre contre les Mandu-
riens. Le Sacrificateur consultant les
entrailles des victimes, fait tout espe-
rer à Idomenée , & lui fait entendre
qu'il devra son bonheur à ses deux nou-
veaux hôtes.

LIVRE DIXIEME.

I*domenée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hesperie où il a fondé sa Ville; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se presentent aux portes de Salante. Nestor, Philottete & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.*

LIVRE ONZIEME.

TElemaque voyant Mentor au milieu des alliez, veut sçavoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salante, va joindre Mentor, & sa presence contribue auprès des alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idomenée. Les Rois entrent comme amis dans Salante. Idomenée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages, & on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance. P.399

LIVRE DOUZIEME.

NEstor au nom des allies demande du secours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salante, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

P.429

Fin des Sommaires contenus en ce I. Tome.

LES



LES SOMMAIRES DES LIVRES contenus en ce second Tome.

LIVRE TREIZIEME.

Idomenée raconte à Mentor sa confiance en Protefilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philocles, & pour le trahir lui-même: il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philocles l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimene, que lui Idomenée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protefilas, il n'avoit pû se résoudre à se défaire de lui. Pag. 1

LIVRE QUATORZIEME.

MEntor oblige Idomenée à faire conduire Protefilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeler Philocles pour le remettre en honneur auprès de lui. Hegesippe qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philocles content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegesippe, & arrive à Salante, où Idomenée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

LIVRE QUINZIEME.

TElemaque au camp des allies
gagne l'inclination de Philoete-
te, d'abord indisposé contre lui, à cause
d'Ulysse son pere. Philoetele lui racon-
te ses aventures, où il fait entrer les
particularitez de la mort d'Hercule,
causée par la tunique empoisonnée,
que le Centaure Nessus avoit donnée
à Dejanire : il lui explique comment il
obtint de ce Heros ses flèches fatales,
sans lesquelles la ville de Troie ne
pouvoit être prise ; comment il fut puni
d'avoir trahi son secret par tous les
maux qu'il souffrit dans l'isle de Lem-
nos ; & comment Ulysse se servit de
Neoptoleme pour l'engager à aller au
siege de Troie, où il fut guéri de ses
blessures par les fils d'Esculape. P. 8. n

LIVRE SEIZIEME.

Telemaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraсте Roi des Dauniens étant informé que les Rois allies ne songent qu'à pacifier le différend de Telemaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups. P. 121

LIVRE DIX-SEPTIEME.

TElemaque s'étant revêtu de ses armes divines , court au secours de Phalante , renverse d'abord Iphicles fils d'Adrasfe , repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complete , si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Telemaque fait emporter les blessez , prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frere Hippias , dont il lui va presenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

P. 155

LIVRE DIX-HUITIEME.

TElemaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre , exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Acherontia : il s'y enfonce au travers des ténèbres , arrive au bord du Styx , & Caron le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere : il traverse le Tartare , où il voit les tourmens que souffrent les ingrats , les parjures , les hypocrites , & sur tout les mauvais Rois.

P. 193.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

TElemaque entre dans les Champs
Elisées, où il est reconnu par Ac-
rise son grand-pere, qui l'assure qu'Ulys-
se est vivant; qu'il le reverra à Itha-
que, & qu'il y regnera après lui. Acrise
lui dépeint la félicité dont jouissent les
hommes justes, sur tout les bons Rois,
qui pendant leur vie ont servi les
Dieux, & fait le bonheur des peuples
qu'ils ont gouvernez: il lui fait remar-
quer que les Heros, qui ont seulement
excellé dans l'art de faire la guerre,
sont beaucoup moins heureux dans un
lieu séparé. Il donne des instructions à
Telemaque; puis celui-ci s'en va pour
rejoindre en diligence le camp des al-
liez.

LIVRE VINGTIEME.

DAns une assemblée des Chefs, Te-
lemaque fait prévaloir son avis,
pour ne pas surprendre Venuse laissée
par les deux partis en dépôt aux Luca-
niens : il fait voir sa sagesse à l'occa-
sion de deux Transfuges, dont l'un
nommé Acante avoit entrepris de l'em-
poisonner ; l'autre nommé Dioscore,
offroit aux allies la tête d'Adrasfe.
Dans le combat qui s'engage ensuite,
Telemaque porte la mort par tout où
il va pour trouver Adrasfe ; & ce Roi
qui le cherche aussi, rencontre & tue
Pisistrate fils de Nestor. Philoctete
survient ; & dans le tems où il va per-
cer Adrasfe, il est blessé lui-même &
obligé à se retirer du combat. Telema-
que court aux cris de ses allies, dont
Adrasfe fait un carnage horrible : il
combat cet ennemi, & lui donne la
vie à des conditions qu'il lui impose.
Adrasfe relevé veut surprendre Tele-
maque : celui-ci le saisit une seconde
fois, & lui ôte la vie.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A Draste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux allies en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le país des vaincus, & ceder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'intérêt commun des allies est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomedé, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son país. P. 319

LIVRE XXII.

TElemaque arrivant à Salante est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modele la conduite & le gouvernement d'Idomenée. Telemaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux la lui destinent ; mais que presentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Penelope des poursuites de ses prétendants.

LIVRE XXIII.

Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour remmener Telemaque. Idomenée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiopé: il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Telemaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi son père. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.

P. 391

LIVRE XXIV.

Pendant leur navigation, Telemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la manière de

bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse Minerve cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Telemaque ses dernières instructions, & disparoit. Après quoi Telemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée. p.425

Fin des Sommaires contenus en ce II. Tome.

LES

L E S
A V A N T U R E S
D E
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

■ Eja la réputation du
■ gouvernement doux &
■ modéré d'Idoménée ;
■ attire en foule de tous
côtez, des peuples qui viennent
s'incorporer au sien, & chercher
leur bonheur sous une si aimable
domination.

Déja ces campagnes, qui a-
voient été si longtems couvertes

Tom. II.

A

de

2 **TELEMAQUE,**
de ronces & d'épines, promettent
de riches moissons & des fruits
jusqu'alors inconnus. La terre ou-
vre son sein au tranchant de la
charue, & prépare ses richesses
pour récompenser le laboureur :
l'esperance reluit de tous côtez.
On voit dans les valons & sur les
colines les troupeaux de moutons
qui bondissent sur l'herbe, & les
grands troupeaux de bœufs & de
genisses qui font retentir les hau-
tes montagnes de leurs mugisse-
mens : ces troupeaux servent à
engraisser les campagnes. C'est
Mentor qui a trouvé le moyen
d'avoir ces troupeaux. Mentor
conseille à Idoménée de faire a-
vec les Peucetes, peuples voisins,
un échange de toutes les choses
superflues qu'on ne vouloit plus
souffrir dans Salente, avec ces
troupeaux qui manquoient aux
Salentins.

En même tems la Ville & les
Villa-

LIVRE XIII. §.

Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit languie longtems dans la misere , & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie ; que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui celebrent leurs Hyménées. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes , & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joie étoit modérée , & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer

A 2 dans

4 T E L E M A Q U E ,

dans la fuite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eut été la désolation de chaque famille.

Alors

LIVRE XIII.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il, il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre, & que le reste des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protesilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; son naturel vif & hardi étoit selon

6 TELEMAQUE,
mon goût : il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi , & qui se nommoit Philocles. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'âme grande , mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts, & lors même qu'il n'avoit rien à me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit ; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, &
A Mentor ;

LIVRE XIII

Mentor; mais les maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protefilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoutèrent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir ; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protefilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts , en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guères; & qu'en ra-

8 TELEMAQUE,
baissant ainsi ma réputation , il
vouloit par l'éclat d'une vertu
austere s'ouvrir un chemin à la
Royauté.

D'abord je ne pûs croire que
Philocles voulût me détrôner. Il
y a dans la veritable vertu une
candeur & une ingenuité que rien
ne peut contrefaire, & à laquelle
on ne se méprend point , pourvû
qu'on y soit attentif. Mais la fer-
meté de Philocles contre mes foi-
bleses commençoit à me lasser.
Les complaisances de Protefilas
& son industrie inépuisable pour
m'inventer de nouveaux plaisirs ,
me faisoit sentir encore plus impa-
tiemment l'austerité de l'autre.

Cependant Protefilas ne pou-
vant souffrir que je ne crusse pas
tout ce qu'il me disoit contre son
ennemi , prit le parti de ne m'en
plus parler, & de me persuader par
quelque chose de plus fort que
toutes ses paroles. Voici comment
il

LIVRE XIII.

Il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philocles commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet

12 TELEMACHE,

hateur de Protefilas m'auroit fait tomber. Je sentoïis bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protefilas : mais j'avois laissé prendre à Protefilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre : mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philocles surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta

hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philocles dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-tems dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en
grand

16 **TELEMAQUE,**

re, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protefilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philocles, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le Trône où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la verité.

Ces

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me défiai de Protefilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philocles ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protefilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne
pûs

20 **TELEMAQUE,**
content de hasarder sa vie à toute
heure sous un Chef si sage & si ap-
pliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à crain-
dre, en voulant faire périr ce Chef
au milieu d'une armée qui l'ai-
moit avec tant de passion. Mais
l'ambition furieuse est aveugle.
Timocrate ne trouvoit rien de dif-
ficile pour contenter Protésilas,
avec lequel il s'imaginoit gouver-
ner absolument après la mort de
Philocles. Protésilas ne pouvoit
souffrir un homme de bien, dont
la seule vue étoit un reproche se-
cret de ses crimes; & qui pouvoit
en m'ouvrant les yeux renverser
ses projets.

Timocrate s'assura de deux Ca-
pitaines qui étoient sans cesse au-
près de Philocles; il leur promit
de sa part de grandes récompen-
ses, & ensuite il dit à Philocles
qu'il étoit venu pour lui dire par
mon ordre des choses secrètes;
qu'il

qu'il ne devoit lui confier qu'en
presence de ces deux Capitaines.
Philocles se renferma avec eux &
avec Timocrate. Alors Timocrate
donna un coup de poignard à
Philocles : le coup glissa, & n'en-
fonça guère avant. Philocles sans
s'étonner lui arracha le poignard,
& s'en servit contre lui & contre
les deux autres. En même tems il
cria, on accourut, on enfonça la
porte, on dégagea Philocles des
mains de ces trois hommes, qui
étant troublez l'avoient attaqué
foiblement; ils furent pris, & on
les auroit d'abord déchirez, tant
l'indignation de l'armée étoit
grande, si Philocles n'eut arrêté
la multitude. Ensuite il prit Timo-
crate en particulier, & lui deman-
da avec douceur, qui l'avoit obli-
gé à commettre une action si noi-
re. Timocrate qui craignoit qu'on
ne le fît mourir, se hâta de mon-
trer l'ordre que je lui avois donné
par

22 TELEMAQUE,

par écrit de tuer Philocles ; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protefilas.

Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de moderation : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent ; il le mit en sûreté, & le renvoya en Crète ; il ceda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de main, pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les Troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une legere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes

trom-

trompeurs & injustes , mais surtout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous longtems à découvrir la vérité ? Non , répondit Idomenée ; je compris peu à peu les artifices de Protefilas & de Timocrate ; ils se brouillèrent même, car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jeté. Hé bien , reprit Mentor , ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! répondit Idomenée , est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embaras des Princes ? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires , ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus,

plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils complent de bien-faits : j'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir sçu choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires : je croiois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus desintéressé,
ni

plus sincère que lui. Cependant l'armée Navale commandée par Polimène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie ; & Protésilas ne put dissimuler si profondément que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains ; il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me

26 TELEMAQUE,

consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas la mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protefilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'apercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'em-

m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zele pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entraînoit toujours ; il savoit mes secrets ; il me soula-geoit dans mes embarras ; il fai-soit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pûs me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place , je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La verité s'é-loigna de moi ; l'erreur qui prépare la chute des Rois , me punit d'a-voir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protefilas. Ceux mê-mes qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne,

18 **TELEMAQUE,**

se crurent dispensés de me dé-
tromper. Après un si terrible
exemple, moi-même, mon cher
Mentor, je craignois que la vérité
ne perçât le nuage ; & qu'elle ne
parvînt jusqu'à moi malgré les
flateurs ; car n'ayant plus la force
de la suivre, sa lumière m'étoit im-
portune. Je sentoís en moi-même
qu'elle m'eût causé de cruels re-
mords, sans pouvoir me tirer d'un
si funeste engagement. Ma molef-
se & l'ascendant que Protefilas a-
voit pris insensiblement sur moi,
me jettoient dans une espece de
desespoir de rentrer jamais en li-
berté. Je ne voulois ni voir un si
honteux état, ni le laisser voir aux
autres. Vous savez, cher Mentor,
la vaine hauteur & la fausse gloi-
re dans laquelle on élève les Rois :
ils ne veulent jamais avoir tort.
Pour couvrir une faute, il en faut
faire cent. Plûtôt que d'avouer
qu'on

qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inapliquez ; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siege de Troye.

En partant je laissai Protefilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la verité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protefilas tous ceux qui entreprennent de parler contre lui : mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Merion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au

B 3

siege

30 **TÉLÉMAQUE**,
siège de Troye. Il en étoit devenu
jaloux , comme de tous ceux que
j'aimois , & qui montroient quel-
que vertu.

Il faut que vous sachiez , mon
cher Mentor , que tous mes mal-
heurs sont venus de là. Ce n'est
pas tant la mort de mon fils qui
causa la révolte des Crétois , que
la vengeance des Dieux irrités
contre mes faiblesses , & la haine
des peuples que Protefilas m'a-
voit attirée. Quand je répandis le
sang de mon fils, les Crétois lassés
d'un gouvernement rigoureux a-
voient épuisé toute leur patience,
& l'horreur de cette dernière ac-
tion ne fit que montrer au-dehors
ce qui étoit depuis longtems dans
le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siège de
Troye , & rendoit compte secrè-
tement par ses lettres à Protefilas
de tout ce qu'il pouvoit décou-
vrir.

vir. Je sentoïſ bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, deſeſperant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltèrent, Proteſilas & Timocrate furent les premiers à ſ'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'eufſe été contraint de m'enfuir preſque auſſi-tôt qu'eux. Comptez , mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſperité ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſi-tôt que l'autorité abſolue leur échape. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas

surpris qu'ils vous aient suivi ; n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action genereuse de leur donner un azile dans votre nouvel établissement ; mais pourquoi vous livrez encore à eux après tant de cruelles experiences ?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes amoliss & inapliquez qui vivent sans reflexion. Ils sont mécontents de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsedoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit

loit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux , & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protefilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils,

34 T É L É M A Q U E ,
est le fils du trompeur Ulyssé ; l'autre est un homme caché & d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de Royaume en Royaume ; qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protesilas ne disoit rien , mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez , disoit-il , les peuples dans l'abondance , ils ne travailleront plus , ils deviendront fiers , indociles , & seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foibles-

blesse & la misere qui les rendent souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale; & par là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je scaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en ne faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte dis-

36 TELEMAQUE,

discipline pour le tenir dans une
 vie simple ; sobre & laborieuse.
 Eh ; quoi ! disois-je , ne peut-on
 pas soumettre un peuple sans le
 faire mourir de faim ? Quelle
 inhumanité ! quelle politique
 brutale ! Combien voyons-nous
 de peuples traitez doucement ,
 & très-fideles à leurs Princes !
 Ce qui cause les révoltes , c'est
 l'ambition & l'inquiétude des
 Grands d'un Etat ; quand on
 leur a donné trop de licence ,
 & qu'on a laissé leurs passions
 s'étendre sans bornes. C'est la
 multitude des grands & des pe-
 tits qui vivent dans la mollesse ,
 dans le luxe , & dans l'oisiveté ;
 c'est la trop grande abon-
 dance d'hommes adonnez à la
 guerre , qui ont négligé toutes
 les occupations utiles dans le
 temps de paix. Enfin c'est le des-
 espoir des peuples maltraitez ,
 c'est

C'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protefilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à la conduite passée; il a commencé à fuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier
contre

38 T E L E M A Q U E ,
contre les dépenses excessives.
Vous sçavez même qu'il vous
loue , qu'il vous témoigne de la
confiance , & qu'il n'oublie rien
pour vous plaire. Pour Timo-
crate , il commence à n'être
plus si bien avec Protefilas ; il a
songé à se rendre indépendant.
Protefilas en est jaloux , & c'est
en partie par leurs differends que
j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant , répondit
ainsi à Idomenée : Quoi donc
vous avez été foible , jusqu'à
vous laisser tyranniser pendant
tant d'années par deux traîtres
dont vous connoissiez la trahi-
son ! Ah ! vous ne sçavez pas ,
répondit Idomenée , ce que peu-
vent les hommes artificieux sur
un Roi foible & inappliqué, qui
s'est livré à eux pour toutes ses
affaires. D'ailleurs je vous ai déjà
dit que Protefilas entre mainte-
nant

stant dans toutes vos vûes pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas , & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire , parce qu'aucun sentiment de bonté , ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine , parce que leur corruption les

40 **TELEM-AQUE,**
les porte à le faire pour paroître
bons , & pour tromper le reste
des hommes. A proprement
parler , ils ne sont pas capa-
bles de la vertu , quoiqu'ils pa-
roissent la pratiquer ; mais ils
sont capables d'ajouter à tous
les autres vices le plus horrible
des vices , qui est l'hypocrisie.
Tant que vous voudrez absolu-
ment faire le bien , Protefilaș
sera prêt à le faire avec vous ;
pour conserver l'autorité. Mais
si peu qu'il sente en vous de
facilité à vous relâcher, il n'ou-
blierà rien pour vous faire re-
tomber dans l'égarement , &
pour reprendre en liberté son
naturel trompeur & feroce. Pou-
vez-vous vivre avec honneur &
en repos , pendant qu'un tel
homme vous obsède à toute
heure , & que vous sçavez le
sage & le fidele Philocles pau-
vre

LIVRE XIII. 41
vte & deshonoré dans l'isle de
Samos?

Vous reconnoissez bien , ô
Idomenée , que les hommes
trompeurs & hardis qui sont
presens , entraînent les Princes
foibles. Mais vöus deviez ajou-
ter que les Princes ont encore
un autre malheur , qui n'est
pas moindre ; c'est celui d'ou-
blier facilement la vertu & les
services d'un homme éloigné.
La multitude des hommes qui
environnent les Princes , est cau-
se qu'il n'y en a aucun qui fas-
se une impression profonde sur
eux : ils ne sont frappez que
de ce qui est present , & qui
les flate ; tout le reste s'efface
bientôt. Sur tout la vertu les
touche peu , parce que la ver-
tu , loin de les flater , les con-
tredit & les condamne dans leurs
foiblesse. Faut-il s'étonner s'ils
ne

41 TELEMAQUE,
ne sont point aimez, puisqu'ils
n'aiment rien que leur grandeur
& leurs plaisirs ?

Fin du treizième Livre.

LES

Enlote rappelle par Idomenée .

LES AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenee qu'il falloit au-plûtôt chasser Protefilas & Timocrate, pour rappeler Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressements, à des complaisances, que je ne saurois esperer de trouver dans
cet

44 TELEMAQUE,

cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses & moderées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtés par la flatterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu. Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flater dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & genereuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse & les irrite : mais allons plus loin, Je suppose que Philocles est effectivement sec & austere, son austere-
rite

Vérité ne vaut-elle pas mieux que la
 flatterie pernicieuse de vos Con-
 seillers ? Où trouverez-vous un
 homme sans défauts ? Et le défaut
 de vous dire trop hardiment la
 vérité , n'est-il pas celui que vous
 devez le moins craindre ? Que dis-
 je ? N'est-ce pas un défaut neces-
 saire pour corriger les vôtres , &
 pour vaincre le dégoût de la vé-
 rité où la flatterie vous a fait tom-
 ber ? Il vous faut un homme qui
 n'aime que la vérité , & qui vous
 aime mieux que vous ne sçavez
 vous aimer vous-même ; qui vous
 dise la vérité malgré vous , qui for-
 ce tous vos retranchemens ; & cet
 homme nécessaire , c'est Philocles.
 Souvenez-vous qu'un Prince est
 trop heureux , quand il naît un seul
 homme sous son regne avec cette
 générosité , qui est le plus précieux
 trésor de l'Etat ; & que la plus
 grande punition qu'il doit crain-
 dre des Dieux , est de perdre un
 tel

46 TELEMAQUE,

tel homme, s'ils s'en rend indignes
faute de savoir s'en servir. Pour
les défauts des gens de bien, il
faut les savoir connoître, & ne
laisser pas de se servir d'eux. Re-
dressez-les; ne vous livrez jamais
aveuglément à leur zèle indiscret;
mais écoutez-les favorablement,
honorez leur vertu, montrez au
public que vous savez la distin-
guer, & sur tout gardez vous bien
d'être plus longtems comme vous
avez été jusqu'ici. Les Princes gâ-
tent comme vous l'étiez se conten-
tant de mépriser les hommes cor-
rompus, ne laissent pas de les em-
ployer avec confiance, & de les
comblers de bienfaits. D'un autre
côté, ils se picquent de connoître
aussi les hommes vertueux, mais
ils ne leur donnent que de vains
éloges, n'osans ni leur confier les
emplois ni les admettre dans leur
commerce familier, ni répandre
des bienfaits sur eux.

Alors

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassez & embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliez : la chute des Favoris ne leur coûte rien, pourvû qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hegesippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philœles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de cet ordre, ne pût s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que

48 TELEMAQUE,

que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegefippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes ; dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hegefippe se hâta d'aller prendre Protefilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante
que

. LIVRE XIV.

que celle du Roi. L'Arch
étoit de meilleur goût. Pr
l'avoit ornée avec une dép
rée du sang des misérable
toit alors dans un salon d
bre auprès de ses bains, couc
gligemment sur un lit de p
avec une broderie d'or ; il
soit las & épuisé de ses tra
ses yeux & ses sourcils mon
je ne sçai quoi d'agité, de f
& de farouche. Les plus g
de l'Etat étoient autour de l
gez sur des tapis, composant
visages sur celui de Prote
dont ils observoient sur
moindre clin d'œil. A peine
vroit-il la bouche & que tou
monde se récrioit pour ad
ce qu'il alloit dire. Un des p
cipaux de la troupe lui ra
toit avec des exagérations
cules ce que Protésilas lui-m
avoit fait pour le Roi. Un a

Tome II, 101 C

50 TELEMAQUE,

lui affuroit que Jupiter ayant trompé sa mère lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Proteſilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans les vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Proteſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſçait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grâces de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Proteſilas ſourit :
toute

LIVRE XIV. 31

toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protefilas reprenant bientôt son air severe & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protefilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroïssent émus & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroïssent aussi soumis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroïssent contens, attendris, pleins d'admiration pour Protefilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre, saisit l'épée de Protefilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va

32 TELEMAQUE,
l'emmener dans l'isle de Samos.
A ces paroles, toute l'arrogance
de ce Favori tomba comme un
rocher qui se détache du sommet
d'une montagne escarpée. Le voi-
là qui se jette tremblant aux pieds
d'Hegesippe ; il pleure, il hésite,
il begaye, il tremble, il embrasse
les genoux de cet homme qu'il ne
daignoit pas une heure aupara-
vant honorer d'un de ses regards.
Tous ceux qui l'encensoient, le
voyant perdu sans ressource, chan-
gèrent leurs flateries en des insultes
sans pitié.

Hegesippe ne voulut lui laisser
le tems, ni de faire ses derniers
adieux à sa famille, ni de prendre
certains écrits secrets. Tout fut
saisi & porté au Roi. Timocrate
fut arrêté dans le même tems, &
sa surprise fut extrême ; car il
croyoit qu'étant brouillé avec
Protesilas, il ne pouvoit être enve-
lopé dans sa ruine. Ils partent dans

un

LIVRE XIV. 53

un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hegesippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans esperance de revoir Salente , condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue , où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices , & dans le faste , semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'isle demeurait Phi-

C 3 loches:

54 TELEMAQUE,

locles. On lui dit qu'il demeueroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le meritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegeſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit.

cut. Il se nourrissoit pendant l'Été de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes, & de figues sèches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le défalteroit; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oïveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux & des hommes. D'un

56 T E L E M A Q U E ,

autre côté paroïssoit Mars avec une fierté rude & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts ; son visage étoit noble & doux , sa taille grande & libre : elle étoit dans une action si vive , qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statues , sortit de la grotte , & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon ; il va vers lui , & Philocles qui l'appërçoit , ne sçait que croire. N'est-ce point là , dit-il en lui-même , Hegesippe avec qui j'ai si longtems vécu en Crète ? Mais quelle esperance qu'il vienne dans une isle si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroît après sa mort des rives du Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute , Hegesippe arriva si proche de lui , qu'il ne pût s'empêcher de le recon-

reconnoître & de l'embrasser. Est-
ce donc vous, dit-il, mon cher &
ancien ami ? Quel hazard, quelle
tempête vous a jetté sur ce riva-
ge ? Pourquoi avez-vous aban-
donné l'isle de Crete ? Est-ce
une disgrâce semblable à la mien-
ne, qui vous arrache à notre pa-
trie ?

Hegesippe lui répondit : Ce
n'est point une disgrâce ; au con-
traire, c'est la faveur des Dieux
qui m'amene ici. Aussitôt il lui
raconta la longue tyrannie de
Protesilas, ses intrigues avec Ti-
mocrate, les malheurs où ils
avoient précipité Idomenée, la
chûte de ce Prince, sa fuite sur
les côtes de l'Hesperie, la fon-
dation de Salente, l'arrivée de
Mentor & de Telemaque, les
sages maximes dont Mentor a-
voit rempli l'esprit du Roi, &
la disgrâce des deux traîtres :
il ajouta qu'il les avoit menés

38 TELEMAQUE,

à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philocles, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorez de l'île de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flatteurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme

me

un profond & d'une douce liber-
té dont la sagesse de mes livres
m'apprend à faire un bon usage.
Qu'irai-je encore chercher parmi
les hommes jaloux, trompeurs &
inconstans ? Non, non, mon cher
Hegeſippe, ne m'enviez point mon
bonheur. Proteſilas s'eſt trahi lui-
même, voulant trahir le Roi, & me
perdre ; mais il ne m'a fait aucun
mal. Au contraire il m'a fait le
plus grand des biens ; il m'a déli-
vré du tumulte & de la ſervitude
des affaires : je lui dois ma chere
ſolitude, & tous les plaisirs inno-
cens que j'y goûte. Retournez, ô
Hegeſippe, retournez vers le Roi ;
aidez-lui à ſupporter les miſeres
de ſa grandeur, & faites auprès de
lui ce que vous voudriez que je fi-
ſe. Puisque ſes yeux ſi longtems
fermez à la vérité, ont été enfin
ouverts par cet homme ſage que
vous nommez Mentor, qu'il le re-
tienne auprès de lui. Pour moi,

60 TEEEMAUQUE,
après mon naufrage il ne me con-
vient pas de quitter le port où la
tempête m'a heureusement jetté,
pour me remettre à la merci des
vents. O que les Rois sont à plain-
dre ! O que ceux qui les servent ,
sont dignes de compassion ! S'ils
sont méchans , combien font-ils
souffrir les hommes , & quels
tourmens leur sont préparez dans
le noir Tartare ! S'ils sont bons,
quelles difficultez n'ont-ils pas à
vaincre : quels pieges à éviter :
que de maux à souffrir ! Enco-
re une fois , Hegesippe , tais-
sez-moi dans mon heureuse pau-
vreté.

Pendant que Philocles par-
loit ainsi avec beaucoup de ve-
hémence , Hegesippe le regar-
doit avec étonnement : il l'avoit
vu autrefois en Crete pendant
qu'il gouvernoit les plus gran-
des affaires , maigre , languis-
sant , épuisé. C'est que son na-
turel

L I V R E X I V. 61

turel ardent & austere le con-
 sumoit dans le travail ; il ne pou-
 voit voir sans indignation le vi-
 ce impuni : il vouloit dans les
 affaires une certaine exactitude
 qu'on n'y trouve jamais. Ainsi
 ces emplois détruiſoient ſa ſan-
 té délicate ; mais à Samos He-
 gefippe le voyoit gras & vigou-
 reux. Malgré les ans , la jeu-
 neſſe fleurie ſ'étoit renouvelée
 ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tran-
 quille & laborieufe lui avoit fait
 comme un nouveau temperament.
 ... Vous êtes ſurpris de me voir
 ſi chargé , dit alors Philoctes
 en ſouriant. C'eſt ma ſolitude
 qui m'a donné cette fraîcheur &
 cette ſanté parfaite. Mes ennemis
 m'ont donné ce que je n'aurois
 jamais pû trouver dans la plus
 grande fortune. Voulez-vous
 que je quitte les vrais biens pour
 courir après les faux , & pour
 me replonger dans mes anciennes
miſe.

62. TELEMAQUE;
misères ? Ne soyez pas plus cruel
que Protefilas ; du moins ne m'en-
viez pas le bonheur que je tiens
de lui.

Alors Hegesippe lui representa,
mais inutilement , tout ce qu'il
eut propre à le toucher. Etes-
vous donc , lui disoit-il, insensible
au plaisir de revoir vos proches &
vos amis, qui soupirent après votre
retour , & que la seule esperance
de vous embrasser comble de joie ?
Mais vous qui craignez les Dieux,
& qui aimez votre devoir, com-
tez-vous pour rien de servir votre
Roi, de l'aider dans tous les biens
qu'il veut faire ; & de rendre tant
de peuples heureux ? Est-il permis
de s'abandonner à une philoso-
phie sauvage, de se preferer à tout
le reste du genre humain , & d'ai-
mer mieux son repos que le bon-
heur de ses Concitoyens ? Au reste,
on croira que c'est par ressentiment
que vous ne voulez plus voir
le

LIVRE XIV. 63

le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable , le bon, le juste Philocles qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît , & qu'il ne vous prend plus pour un autre , il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience , il compte les jours & les heures. Avez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre Roi , & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe , reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain , & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeureroit immobile, & les
prie-

64 TÈLÈMAQUE,

prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hegesippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philœles ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hegesippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Helas! disoit-il, faut-il que je vous quite, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si longtems désalteré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes

tes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets , & d'une triste voix les repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Ensuite Philocles vint à la Ville avec Hegesippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protefilas plein de honte & de ressentiment ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur , & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vu par ce miserable : il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protefilas cherchoit avec empressement Philocles , il vouloit lui faire pitié , & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop
sincere

66 TELEMACHE,
sincère pour lui promettre de tra-
vailler à le faire rappeler, car il
savait mieux que personne com-
bien son retour eut été pernicieux.
Mais il lui parla fort doucement,
lui témoigna de la compassion, tâ-
cha de le consoler, l'exhorta à ap-
paîser les Dieux par des mœurs
pures, & par une grande patience
dans ses maux. Comme il avait ap-
pris que le Roi avait ôté à Prote-
sila tous ses biens injustement ac-
quis, il lui promit deux choses qu'il
exécuta fidèlement dans la suite.
L'une fut de prendre soin de sa
femme & de ses enfans qui étoient
demeurez à Salente dans une af-
freuse pauvreté, exposez à l'indi-
gnation publique : l'autre étoit
d'envoyer à Protefila dans cette
isle éloignée quelque secours d'ar-
gent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent
d'un vent favorable. Hegesippe
impatient se hâte de faire partir
Philo-

Philocles. Protefilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en re peint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prières ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

• Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déjà dans le port. Aussitôt il courut au devant de Philocles avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet
aveu,

68 TELEM AQUE,

aveu , bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi , fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au dessus de ses propres fautes , en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple , & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philocles avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du Roi , & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble , quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons , ont donné aux bons

de quoi

LIVRE XIV. 69

De quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu , ne peuvent être ensemble , sans être unis , par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philocles demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement , comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina , fut l'éducation des enfans , & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans , Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la Republique ; ils sont les enfans du peuple , ils en sont l'espe-

l'esperance & la force ; il n'est pas tems de les corriger , quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois , lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il , qui est le pere de tout son peuple , est encore plus particulièrement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller , & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses ; que l'injustice , le mensonge , l'ingratitude, la mollesse passent pour des vices infames ; qu'on leur appren-

ne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Heros qui ont été aimez des Dieux , qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie , & qui ont fait éclater leur courage dans les combats ; que le charme de la musique fît fîffe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures , qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis , fideles à leurs alliez , équitables pour tous les hommes , même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens ; que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes , & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant , il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeunesse
aux

aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la mollesse & l'oïveté qui corrompent les plus beaux naturels ; il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple , mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits , souples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariaissent de bonne heure , & que leurs parens sans aucune vûe d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agreables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse , docile & passionnée pour la gloire , Philocles qui aimoit la guerre , disoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à
tous

tous ces exercices , si vous les laissez languir dans une paix continuelle , où ils n'auront aucune expérience de la guerre , ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation , les courages s'amoliront , les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle , ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat & le met toujours en danger de périr , lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence , on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renver-

semeurs de fortune. Avec quelques supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant les ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix; & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bor-

des de son Royaume , est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possède pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons ; les prix qui exciteront l'émulation ; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Heros ; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout ; aussitôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation

D 2 chez

chez vos alliez. Votre alliance sera recherchée , on craindra de la perdre ; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes , c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pais étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les manieres de faire la guerre des peuples voisins ; c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour

Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquerez une gloire plus solide & plus sûre que celle des Conquerans ; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous ; vous regnez sur eux par la confiance, comme vous regnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru ; tous vos voisins s'alarment

78 TELEMAQUE,

pour vous , & sont persuadez que
votre conservation fait la seureté
publique. Voilà un rampart bien
plus assuré que toutes les murail-
les des Villes, & que toutes les pla-
ces les mieux fortifiées. Voilà la
veritable gloire. Mais qu'il y a peu
de Rois qui sçachent la chercher ,
& qui ne s'en éloignent point ! Ils
courent après une ombre trom-
peuse , & laissent derriere eux le
vrai honneur faute de le connoi-
tre.

Après que Mentor eut parlé
ainsi, Philocles étonné le regar-
doit ; puis il jettoit les yeux sur le
Roi , & étoit charmé de voir avec
quelle avidité Idomenée recueil-
loit au fond de son cœur toutes les
paroles qui sortoient comme un
fleuve de sagesse de la bouche de
cet Etranger.

Minerve sous la figure de Men-
tor établissoit ainsi dans Salente
toutes les meilleures loix & les
plus

plus utiles maximes du gouvernement , moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée , que pour montrer à Telemaque quand il reviendrait , un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux , & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzième Livre.

Telemaque gagne l'amitié de Philoctete



L E S

A V A N T U R E S .

D E

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

Ependant Telemaque mon-
 troit son courage dans les
 traits de la guerre. En partant de
 Salente il s'appliqua à gagner l'af-
 fection des vieux Capitaines, dont
 la réputation & l'expérience é-
 toient au comble. Nestor, qui l'a-
 voit déjà vu à Pylos, & qui avoit
 toujours aimé Ulysse, le traitoit
 comme si c'eut été son propre fils.
 Il lui donnoit des instructions qu'il
 appuyoit de divers exemples; il lui
 racontoit toutes les aventures de sa

82 TELEMAQUE,
jeunesse, & tout ce qu'il avoit ~~va~~
faire de plus remarquable aux
Heros de l'âge passé. La memoire
de ce sage Vieillard qui avoit vè-
cu trois âges d'hommes, étoit com-
me une histoire des anciens tems
gravée sur le marbre & sur l'ai-
rain.

Philoctete n'eut pas d'abord la
même inclination pour Telema-
que que Nestor. La haine qu'il
avoit nourrie si longtems dans son
cœur contre Ulysse, l'éloignoit de
son fils, & il ne pouvoit voir qu'a-
vec peine tout ce qu'il sembloit
que les Dieux préparoient en fa-
veur de ce jeune homme pour le
rendre égal aux Heros qui avoient
renversé la Ville de Troye. Mais
enfin la moderation de Telema-
que vainquit tous les ressentimens
de Philoctete; il ne put se défen-
dre d'aimer cette vertu douce &
modeste. Il prenoit souvent Tele-
maque, & lui disoit : Mon fils, (car
je

je ne crains plus de vous nommer ainsi.) votre pere & moi, je l'avoue, nous avons été longtems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé; & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyffe. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingenuë & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulyffe.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Heros n'éroient que comme font les foibles adieux auprès d'un grand chêne;

84 **TELEMAQUE,**
ou comme les moindres oiseaux
en presence de l'aigle. Ses mal-
heurs & les miens vinrent d'une
passion qui cause tous les desastres
les plus affreux, c'est l'amour. Her-
cule qui avoit vaincu tant de
monstres ne pouvoit vaincre cet-
te passion honteuse, & le cruel en-
fant Cupidon se jouoit de lui. Il ne
pouvoit se ressouvenir sans rougir
de honte, qu'il avoit autrefois ou-
blié sa gloire jusqu'à filer auprès
d'Omphale Reine de Lydie com-
me le plus lâche & le plus effemi-
né de tous les hommes ; tant il
avoit été entraîné par un amour
aveugle. Cent fois il m'a avoué
que cet endroit de sa vie avoit ter-
mé sa vertu, & presque effacé la
gloire de tous ses travaux. Cepen-
dant, ô Dieux ! telle est la foi-
blesse & l'inconstance des hom-
mes ; ils se promettent tout d'eux-
mêmes, & ne résistent à rien. He-
las ! le grand Hercule retomba
dans

dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez: il aimâ Dejanire: Trop heureux s'il eut été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Dejanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures

TELEMAQUE,
furés qu'elles faisoient, étoient in-
curables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il pouffoit des cris horribles dont le Mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes valées ; la mer même en paroïsoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugé dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique ; ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouetter comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé round
coup

toup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit ; & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me font souffrir ;

38 TELEMAQUE,

frir ; ils sont justes ; c'est moi qui les ai offenzés ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis , je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je périrais , & je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais hélas ! cher ami , où est-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre , il est vrai , contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas sçu quel poison il me presentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois , & que je veuille t'arracher la vie ? Non , non , je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc , ô mon cher Philoctète , Philoctète la seule espérance qui me reste ici-bas ?

A ces

A ces mots , je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras , & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi , il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquillement sur le bucher ; il étend la peau du Lyon de Nemée , qui avoit si longtems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres , & délivrer les malheureux ; il s'appuye sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & faibles d'horreur , ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un present des Dieux , tant elle lui étoit funeste.

Je

90 T E L E M A Q U E ,

Je craignis même que l'excès de
ses douleurs ne le transportât juſ-
qu'à faire quelque choſe d'indigne
de cette vertu qui avoit étonné
l'Univers. Comme il vit que la flâ-
me commençoit à prendre au bu-
cher: C'eſt maintenant, ſ'écria-t-il,
mon cher Philoctète, que j'éprou-
ve ta véritable amitié ; car tu ai-
mes mon honneur plus que ma
vie : que les Dieux te le rendent,
je te laiſſe ce que j'ai de plus pré-
cieux ſur la terre, ces flèches trem-
pées dans le ſang de l'Hydre de
Lerne. Tu ſçais que les bleſſures
qu'elles font ſont incurables ; par
elles tu ſeras invincible, comme je
l'ai été, & aucun mortel n'oſera
combattre contre toi. Souviens-
toi que je meurs fidèle à notre
amitié, & n'oublie jamais com-
bien tu m'as été cher. Mais ſ'il eſt
vrai que tu ſois touché de mes
maux, tu peux me donner une der-
nière conſolation : promets-moi
de

de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vûe. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes, avec un visage aussi serain que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alc-mene : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flâme céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit

92 **TELEMAQUE,**
avoit reçu du pere des Dieux.
Ainsi il alla avec eux sous les vou-
tes dorées du brillant Olympe
boire le Nectar, où les Dieux lui
donnèrent pour épouse l'aimable
Hebé, qui est la Déesse de la jeu-
nesse, & qui versoit le Nectar dans
la coupe du grand Jupiter, avant
que Ganimede eût reçu cet hon-
neur.

Pour moi je trouvai une source
inépuisable de douleurs dans ces
flèches qu'il m'avoit données pour
m'élever au-dessus des Heros.
Bientôt les Rois liguez entrepri-
rent de venger Menelas de l'infame
Pâris, qui avoit enlevé Helei-
ne, & de renverser l'Empire de
Priam. L'Oracle d'Apollon leur
fit entendre qu'ils ne devoient
point espérer de finir heureuse-
ment cette guerre, à moins qu'ils
n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit tou-
jours le plus éclairé & le plus in-
dustrieux

Austrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros: les monstres & les scelerats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne sçavoient que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du Mont Oeta, où j'avois

94 TELEMAQUE,

j'avois vû périr mon ami ; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros, & qu'à pleurer à la vûe de ces tristes lieux : mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre pere ; il parut presque aussi affligé que moi : il versa des larmes ; il sçut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi ; il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Helas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ;

; les Dieux m'en ont puni , je
 frappai du pied la terre à l'endroit
 où j'avois mis les cendres d'Her-
 cule ; ensuite j'allai joindre les
 Rois liguez, qui me reçurent avec
 la même joye qu'ils auroient reçu
 Hercule même. Comme je passois
 dans l'isle de Lemnos , je voulus
 montrer à tous les Grecs ce que
 mes flèches pouvoient faire , me
 préparant à percer un daim qui se
 lançoit dans un bois ; je laissai
 tomber par mégarde la flèche de
 l'arc sur mon pied , & elle me fit
 une blessure que je ressens encore.
 Aussitôt j'éprouvai ces mêmes
 douleurs qu'Hercule avoit souf-
 fertes ; je remplissois nuit & jour
 l'isle de mes cris , un sang noir &
 corrompu coulant de ma playe ,
 infectoit l'air , & répandoit dans le
 camp des Grecs une puanteur ca-
 pable de suffoquer les hommes les
 plus vigoureux. Toute l'armée eut
 horreur de me voir dans cette ex-
 trêmi-

96. TELEMAQUE,
trémité, chacun conclut que c'é-
toit un supplice qui m'étoit en-
voyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans
cette guerre, fut le premier à m'a-
bandonner. J'ai reconnu depuis
qu'il l'avoit fait, parce qu'il préfe-
roit l'intérêt commun de la Gre-
ce, & la victoire, à toutes les raisons
d'amitié ou de bienveillance parti-
culière. On ne pouvoit plus sacri-
fier dans le camp, tant l'horreur de
ma playe, son infection, & la vio-
lence de mes cris troubloient tou-
te l'armée. Mais au moment que
je me vis abandonné de tous les
Grecs par les conseils d'Ulysse,
cette politique me parut pleine de
la plus horrible inhumanité & de
la plus noire trahison. Helas ! j'é-
tois aveugle, & je ne voyois pas
qu'il étoit juste que les plus sages
hommes fussent contre moi, de
même que les Dieux que j'avois
irritez.

Je

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye seul , sans secours, sans esperance, sans soulagement , livré à d'horribles douleurs dans cette isle deserte & sauvage , où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour ; j'amassai quelques feuilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé , & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang , & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes , & livré à la colere

98 TELEMAQUE,
des Dieux , je passois mon tems à
percer de mes flèches les colom-
bes & les autres oiseaux qui vo-
loient autour de ce rocher. Quand
j'avois tué quelque oiseau pour
ma nourriture , il falloit que je me
traînasse contre terre avec dou-
leur pour aller amasser ma proye :
ainsi mes mains me préparoient
de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en par-
tant me laisserent quelque provi-
sion ; mais elles durèrent peu. J'al-
lumois du feu avec des cailloux.
Cette vie , toute affreuse qu'elle
est , m'auroit paru douce , loin des
hommes ingrats & trompeurs , si
la douleur ne m'eût accablé , & si
je n'eusse sans cesse repassé dans
mon esprit ma triste aventure ;
Quoi ! disois-je , tirer un homme
de sa patrie , comme le seul hom-
me qui puisse venger la Grèce , &
puis l'abandonner dans cette isle
deserte pendant son sommeil : Car
200 ce

ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise , & combien je versai de larmes à mon réveil , quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtez dans cette isle sauvage & horrible , je n'y trouvais que la douleur.

En effet il n'y a ni port , ni commerce , ni hospitalité , ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez , & on n'y peut esperer de société que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur , la faim ; je nourrissois une playe qui me devoit ; l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrissent son cœur.

O Etranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O : qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lèvres cette langue
que

que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si longtems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptolème m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation : O, mon fils, quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille, tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé, cher nourrisson de Lycomedes, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premie-

102 T E L E M A Q U E ,

re expedition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misère ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente ; les Atreïdes m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes : Après la mort d'Achille, me dit-il.... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton père.) Neoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Neoptolème reprenant son discours ,

cours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulyssé & Phenix me vinrent chercher , assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette celebre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege , l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans experience, je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulyssé.

Aussitôt je me trouble , je pleure, je m'emporte : mais Ulyssé, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme , tu n'étois pas avec nous dans

104 **TELEMAQUE**,
les périls de ce long siège ; tu n'as
pas mérité de telles armes , & tu
parles déjà trop fierement ; jamais
tu ne les auras. Dépouillé injuste-
ment par Ulysse, je m'en retourne
dans l'isle de Scyros, moins indi-
gné contre Ulysse que contre les
Atrides. Que quiconque est leur
ennemi, puisse être l'ami des Dieux !
O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neopto-
lème comment Ajax Telamonien
n'avoit pas empêché cette injusti-
ce. Il est mort, me répondit-il. Il
est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne
meurt pas ; au contraire il fleurit
dans l'armée. Ensuite je de-
mandai des nouvelles d'Antilo-
que fils du sage Nestor , & de Pa-
trocle si cheri par Achille ; ils sont
morts aussi , me dit-il. Aussitôt je
m'écriai encore : Quoi morts ! He-
las ! que me dis-tu ? Ainsi la cruel-
le guerre moissonne les bons , &
épargne les méchans. Ulysse est
donc

LIVRE XV. 105
donc en vie, Teraste l'est aussi sans
doute. Voilà ce que font les Dieux,
& nous les louons encore.

Pendant que j'étois dans cette
fureur contre votre pere, Neopto-
leme continuoit à me tromper. Il
ajouta ces tristes paroles : Loin de
l'armée Grecque, où le mal pré-
vaut sur le bien, je vais vivre con-
tent dans la sauvage isle de Scyros.
Adieu, je pars, que les Dieux vous
guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils ,
je te conjure par les manes de ton
pere, par ta mere, par tout ce que
tu as de plus cher sur la terre, de
ne me pas laisser seul dans les
maux que tu vois. Je n'ignore pas
combien je te ferai à charge, mais
il y auroit de la honte à m'aban-
donner, jette-moi à la proue, à la
poupe, dans la sentine même, par
tout où je t'incommoderai le
moins. Il n'y a que les grands
cœurs qui sachent combien il y a
soit E s. de

106 TELEMAQUE ,
de gloire à être bon : ne me laisse
point en un desert où il n'y a au-
cun vestige d'homme ; mène-moi
dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui
n'est pas loin du Mont Oeta , de
Trachine , & des bords agréables
du fleuve Sperchius : renvoye-moi
à mon pere. Helas ! que je crains
qu'il ne soit mort : je lui avois
mandé de m'envoyer un vaisseau :
ou il est mort ; ou bien ceux qui
m'avoient promis de lui dire ma
misere , ne l'ont pas fait. J'ai re-
cours à toi , ô mon fils : souviens-
toi de la fragilité des choses hu-
maines. Celui qui est dans la
prosperité, doit craindre d'en abu-
ser , & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la dou-
leur me faisoit dire à Neoptolème ;
il me promit de m'emmener. Alors
je m'écriai encore : O heureux
jour ! ô aimable Neoptolème , di-
gne de la gloire de ton pere ! Chers
Compagnons de ce voyage , souf-
frez

irez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes flèches.

Neoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres & consacrées par l'invincible Hércule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même ; tu peux toucher les armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt

108 T E L E M A Q U E ,

Neoptoleme entre dans ma grotte
pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle
me faisoit, elle me trouble, je ne sçai
plus ce que je fais ; je demande un
glaive tranchant pour couper mon
pied , je m'écrie : O mort tant de-
sirée , que ne viens-tu ? ô jeune
homme, brûle-moi tout-à-l'heure
comme je brûlai le fils de Jupiter !
ô terre ! ô terre , reçois un mou-
rant qui ne peut plus se relever !
De ce transport de douleur , je
tombe soudainement selon ma
coutume dans un assoupissement
profond ; une grande sueur com-
mença à me soulager, un sang noir
& corrompu coula de ma playe.
Pendant mon sommeil il eut été
facile à Neoptoleme d'emporter
mes armes & de partir ; mais il
étoit fils d'Achille, & n'étoit pas
né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son
embarras : il soupiroit comme un
hom-

me qui ne sçait pas dissimuler , & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre , lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut , me répondit-il , que vous me suiviez au siège de Troye. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit , mon fils ? Rends-moi cet arc ; je suis trahi , ne m'arrache pas la vie. Helas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement , rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort , d'une ombre , d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force !

Mais

170 TELEMAQUE ,

Mais encore à présent ce n'est que
par surprise : que ferai-je ? Rends
mon fils , sois semblable à ton pe-
re, semblable à toi-même. Que dis-
tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sau-
vage, je reviens à toi, nud, miséra-
ble , abandonné, sans nourriture ;
je mourrai seul dans cet antre :
n'ayant plus mon arc pour tuer
les bêtes , les bêtes me dévore-
ront ; n'importe. Mais, mon fils ,
tu ne paroïs pas méchant, quelque
conseil te pousse ; rends-moi mes
armes , va-t-en.

Neoptolème les larmes aux
yeux disoit tout bas : Plût aux
Dieux que je ne fusse jamais parti
de Scyros ! Cependant je m'écrie :
Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas
Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix,
& il me répond : Oui, c'est moi. Si
le sombre Royaume de Pluton se
fut entr'ouvert, & que j'eusse vu le
noir Tartare que les Dieux mêmes
craignent d'entrevoir, je n'aurois
pas

pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O Soleil tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'oblige de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre Patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les

112 TELEMAQUE,
les plaisirs ; joui de ton bonheur
avec les Atrides ; laisse-moi ma
misere & ma douleur. Pourquoi
m'enlever ? Je ne suis plus rien , je
suis déjà mort. Pourquoi ne crois-
tu pas encore aujourd'hui , comme
tu le croyois autrefois , que je ne
sçaurois partir ; que mes cris , &
l'infection de ma playe trouble-
roient les sacrifices ? O Ulysse , au-
teur de mes maux , que les Dieux
puissent te... Mais les Dieux ne
m'écoutent point , au contraire ils
excitent mon ennemi. O terre de
ma patrie , que je ne reverrai ja-
mais ! O Dieux : s'il en reste enco-
re quelqu'un d'assez juste pour
avoir pitié de moi , punissez , punis-
sez Ulysse , alors je me croirai guéri.
Pendant que je parlois ainsi ,
votre pere tranquille me regardoit
avec un air de compassion , comme
un homme qui loin d'être fâché ,
supporte & excuse le trouble d'un
malheureux que la fortune a aigri.
Je

Je le voyois semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence attendoit que ma colere fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Neoptoleme, partons ; il est

114 TELEMAQUE,
est inutile de lui parler; la compas-
sion pour un seul homme ne doit
pas nous faire abandonner le salut
de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une
lionne à qui on vient d'arracher
ses petits, elle remplit les forêts de
ses rugissemens. O caverne! disois-
je, jamais je ne te quitterai, tu seras
mon tombeau : O séjour de ma
douleur ! plus de nourriture , plus
d'esperance : Qui me donnera un
glaive pour me percer ? O si les
oiseaux de proie pouvoient m'en-
lever ! Je ne les percerai plus de
mes fleches. O arc précieux ! arc
consacré par les mains du fils de
Jupiter ! O cher Hercule , s'il te
reste encore quelque sentiment ,
n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est
plus dans les mains de ton fidele
ami , il est dans les mains impures
& trompeuses d'Ulyse. Oiseaux
de proie, bêtes farouches, ne fuyez
plus cette caverne , mes mains
n'ont

n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Neoptoleme qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere : mais Neoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyssé, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer celui

116 TELEMAQUE,
celui qui me les avoit fait rendre :
mais comme mon ressentiment
n'étoit pas encore appaisé , j'étois
inconsolable de devoir mes armes
à un homme que je haïssois tant.
Cependant Neoptolème me di-
soit : Sachez que le divin Héléus,
fils de Priam étant sorti de la ville
de Troye par l'ordre & par l'inspi-
ration des Dieux , nous a dévoilé
l'avenir. La malheureuse Troye
tombera , a-t-il dit ; mais elle ne
peut tomber qu'après qu'elle aura
été attaquée par celui qui tient les
flèches d'Hercule. Cet homme ne
peut guérir que quand il sera de-
vant les murailles de Troye ; les
enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon
cœur partagé ; j'étois touché de la
naïveté de Neoptolème , & de la
bonne foi avec laquelle il m'avoit
rendu mon arc : mais je ne pouvois
me résoudre à voir encore le jour
s'il falloit céder à Ulysse , & une
mau-

mauvaise honte me renoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples, mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flèches. Paris auteur de
tant

118 TELEMAQUE,

tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton père sur le Mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Sur tout, ô Grecs ! aimez & observez la Religion ; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux ! Adieu, cher ancre. Adieu, Nymphe de ces prez humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où
tant

tant de fois j'ai souffert les injures
de l'air. Adieu, promontoires , où
Echo répéta tant de fois mes gé-
missements. Adieu , douces fontai-
nes, qui me fûtes si ameres. Adieu,
ô terre de Lemnos ! laisse-moi par-
tir heureusement , puisque je vais
où m'appelle la volonté des Dieux
& de mes amis.

Ainsi nous partîmes , nous arri-
vâmes au siege de Troye. Machaon
& Podalyre par la divine science
de leur pere Esculape me guéri-
rent, ou du moins me mirent dans
l'état où vous me voyez. Je ne souf-
fre plus ; j'ai retrouvé toute ma vi-
gueur : mais je suis un peu boiteux.
Je fis tomber Pâris comme un ti-
mide faon de biche, qu'un chasseur
perce de ses traits. Bientôt Ilion
fut réduit en cendre, vous savez le
reste. J'avois néanmoins encore je
ne sai quelle aversion pour le sage
Ulyssé , par le souvenir de mes
maux ; & la vertu ne pouvoit ap-
paîser

20 TELEMAQUE,
païser ce ressentiment : mais la vue
d'un fils qui lui ressemble , & que
je ne puis m'empêcher d'aimer ,
m'attendrit le cœur pour le pere
même.

Fin du quinzième Livre.

LES

THE END OF THE WORLD



LES AVANTURES

D E

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Telemaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser ; quelquefois il

Tome II. F paroiss.

122 T E L E M A Q U E ,
paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Neoptoleme , qui ne savoit point dissimuler , Telemaque paroissoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens , qui méprisoit les Dieux ; & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincere , mais peu caressant ; il ne s'avisoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richesses , mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble

ble & porté au bien , il ne paroif-
 soit ni obligeant ni sensible à l'a-
 mitié , ni liberal, ni reconnoissant
 des soins qu'on prenoit pour lui ,
 ni attentif à distinguer le merite.
 Il suivoit son goût sans reflexion ;
 sa mere Penelope l'avoit nourri
 malgré Mentor dans une hauteur
 & dans une fierté qui ternissoient
 tout ce qu'il y avoit de plus aima-
 ble en lui. Il se regardoit comme
 étant d'une autre nature que le
 reste des hommes ; les autres ne
 lui sembloient mis sur la terre par
 les Dieux que pour lui plaire, pour
 le servir , pour prévenir tous ses
 desirs, & pour rapporter tout à lui
 comme à une Divinité. Le bon-
 heur de le servir étoit selon lui
 une assez haute récompense pour
 ceux qui le servoient. Il ne falloit
 jamais rien trouver d'impossible ,
 quand il s'agissoit de le contenter ;
 & les moindres retardemens irri-
 toient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avoient pu modérer cette impetuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pen-

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiffoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impetuosité: il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune quand il élève son trident, & qu'il menace les flots soulevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes les passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs cours ; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder l'arenne, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siège de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation ; leur naissance illégitime ; le dérèglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en fai-

soit

soit des railleries , le traitant de foible & d'effeminé ; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de fermer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers , Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient , parce que c'étoit lui, disoit-il , qui à la tête de ses Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis , & que Telemaque trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite , n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois

128 TELEMAQUE;
alliez. Telemaque s'y emporta
jusqu'à menacer Phalante ; ils se
fussent batus sur le champ, si on
ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frere nom-
mé Hippias , celebre dans toute
l'armée par sa valeur, par sa force
& par son adresse. Pollux, disoient
les Tarentins, ne combattoit pas
mieux du ceste ; Castor n'eût pu
le surpasser pour conduire un che-
val : il avoit presque la taille & la
force d'Hercule. Toute l'armée
le craignoit ; car il étoit encore
plus querelleux & plus brutal
qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle
hauteur Telemaque avoit mena-
cé son frere, va à la hâte prendre
les prisonniers pour les emmener
à Tarente sans attendre le juge-
ment de l'assemblée. Telemaque
à qui on vint le dire en secret, sor-
tit en fremissant de rage : tel qu'un
sanglier écumant qui cherche le
chaf

chasseur par lequel il a été blessé ;
 on le voyoit errer dans le camp ,
 cherchant des yeux son ennemi ,
 & branlant le dard dont il le vou-
 loit percer. Enfin il le rencontre,
 & en le voyant, sa fureur se redou-
 ble.

Ce n'étoit plus ce sage Telema-
 que instruit par Minerve sous la
 figure de Mentor; c'étoit un phre-
 netique ou un lion furieux. Aussi-
 tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le
 plus lâche de tous les hommes !
 Arrête, nous allons voir si tu pour-
 ras m'enlever les dépouilles de
 ceux que j'ai vaincus. Tu ne les
 conduiras point à Tarente ; va ,
 descends tout-à-l'heure dans les
 rives sombres du Styx. Il dit, & il
 lança son dard ; mais il le lança
 avec tant de fureur , qu'il ne put
 mesurer son coup, le dard ne tou-
 cha point Hippias. Aussitôt Tele-
 maque prend son épée , dont la
 garde étoit d'or, & que Laërte lu-

130 TELEMAQUE,

avoit donnée, quand il partit d'É-
thaque, comme un gage de sa ten-
dresse. Laërte s'en étoit servi avec
beaucoup de gloire pendant qu'il
étoit jeune, & elle avoit été soignée
du sang de plusieurs fameux Capita-
taines des Epirotes, dans une guer-
re où Laërte fut victorieux. A
peine Telemaque eut tiré cette
épée, qu'Hippias qui vouloit pro-
fiter de l'avantage de sa force, se
jeta pour l'arracher des mains du
jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt
dans leurs mains, ils se saisirent, &
se serrèrent l'un l'autre. Les voir
là comme deux bêtes cruelles qui
cherchent à se déchirer, le feu
brille dans leurs yeux, ils se ra-
courcissent, ils s'allongent, ils se
baissent, ils se relevent, ils s'élan-
cent, ils sont alourdis de sang. Ils ca-
voient aux prises, pieds sur leurs
pieds, mains contre mains : ces
deux corps entrelassés paroissi-
soient n'en faire qu'un. Mais Hippi-
pias

plus d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Telemaque hors d'haleine sentoît ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyffe, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement; si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légère fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campé

132 **TELEMAQUE,**
pée l'armée innombrable des al-
liez : elle voit de loin la querelle ,
l'ardeur & les efforts des deux
combattans ; elle fremit à la vûe
du danger où étoit le jeune Te-
lemaque ; elle s'approche envelo-
pée d'un nuage clair qu'elle avoit
formée de vapeurs subtiles dans
le moment où Hippias sentant
toute sa force, se crut victorieux ;
elle couvrit le jeune nourrisson de
Minerve de l'Egide que la sage
Déesse lui avoit confié. Aussitôt
Telemaque , dont les forces é-
toient épuisées , commence à se
ranimer. A mesure qu'il se rani-
me, Hippias se trouble ; il sent je
ne sçai quoi de divin qui l'étonne
& qui l'accable. Telemaque le
presse & l'attaque, tantôt dans
une situation , tantôt dans une
autre ; il l'ébranle , il ne lui laisse
aucun moment pour se rassurer ;
enfin il le jette par terre & tom-
be sur lui. Un grand chêne du
Mont

Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulyssé comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois allies qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accouroit au secours de son frere ; il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulyssé eût pu sans peine ôter
la

134. TELEMAQUE,
la vie à son ennemi; mais sa colere
étoit appaisée, & il ne songeoit
plus qu'à réparer sa faute, en mon-
trant de la modération. Il se leve,
en disant : O Hippias ! il me suffit
de vous avoir appris à ne mépri-
ser jamais ma jeunesse. Vivez, j'ad-
mire votre force & votre courage.
Les Dieux m'ont protégé, cedez à
leur puissance, ne songeons plus
qu'à combattre ensemble contre
les Dauniens. Pendant que Tele-
maque parloit ainsi, Hippias se re-
levoit couvert de poussiere & de
sang, plein de honte & de rage.
Phalante n'osoit ôter la vie à celui
qui venoit de la donner si gene-
reusement à son frere ; il étoit en
suspens, & hors de lui même. Tous
les Rois allies accoururent ; ils
menèrent d'un côté Telemaque,
& de l'autre Phalante & Hippias,
qui ayant perdu sa fierté n'osoit
lever les yeux. Toute l'armée ne
pouvoit assez s'étonner que Tele-
maque

maïque dans une âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force ; eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces Géans enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyssé étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute ; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens : il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité : il le voyoit ; mais il n'osoit espérer
de

136 TELEMAQUE,

de se corriger après tant de recherches ; il étoit aux prises avec lui-même , & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Helas ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le desordre dans l'armée des allies ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même su lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus : non, je ne serois plus ce téméraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil ;

seil ; ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! si je pouvois au moins esperer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait : trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme , changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtés par cette querelle , & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis

138 TELEMAQUE,

mis qu'après avoir reconcilié Te-
lemaque avec Phalante & Hip-
pias. On craignoit à toute heure
que les troupes des Tarentins n'at-
taquassent les cent jeunes Crétois
qui avoient suivi Telemaque dans
cette guerre : tout étoit dans le
trouble par là faute du seul Tele-
maque ; & Telemaque qui voyoit
tant de maux presens & de périls
pour l'avenir , dont il étoit l'au-
teur , s'abandonnoit à une dou-
leur amere. Tous les Princes é-
toient dans un extrême embarras.
Ils n'osoient faire marcher l'ar-
mée, de peur que dans la marche
les Crétois de Telemaque , & les
Tarentins de Phalante ne comba-
tissent les uns contre les autres.
On avoit bien de la peine à les
retenir au-dedans du camp où ils
étoient gardez de près. Nestor &
Philoctete alloient & revenoient
sans cesse de la tente de Telemaque
à celle de l'implacable Pha-
lante,

lante; qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouché, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abatu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes,

140 **TÉLÉMAQUE,**
mes, les uns vainqueurs & animez
au carnage, les autres, ou fuyans,
ou mourans, ou blesez. Un tour-
billon de poussiere forme un épais
nuage qui couvre le Ciel, & qui
enveloppe tout le camp. Bientôt
à la poussiere se joint une fumée
épaisse qui troubloit l'air, & qui
étoit la respiration. On entendoit
un bruit sourd semblable à celui
des tourbillons de flâme que le
Mont-Etna vomit du fond de ses
entrailles embrasées, lorsque Vul-
cain avec ses Cyclopes y forge
des foudres pour le Pere des
Dieux. L'épouvante faisoit les
cœurs.

Adrasle vigilant & infatigable
avoit surpris les allies; il leur a-
voit caché sa marche, & il étoit
instruit de la leur. Il avoit fait une
incroyable diligence pour faire le
tour d'une montagne presque
inaccessible, dont les allies avoient
faisi presque tous les passages; te-
nans

ans ces défilez ils se croyoient en pleine sûreté ; & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venues. Adrafte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution ; car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si experimentez , n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce declin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt : & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à
l'ir-

142 T E L E M A Q U E,
l'irriter : alors fougueux & hors
de lui-même il éclatoit par des
menaces ; il se vantoit d'avoir des
moyens sûrs de parvenir à ce qu'il
vouloit. Si peu qu'on parût dou-
ter de ses moyens, il se hâtoit de
les expliquer inconfidément, &
le secret le plus intime échappoit
du fond de son cœur. Semblable
à un vase précieux, mais fêlé, d'où
s'écoulent toutes les liqueurs les
plus délicieuses, le cœur de ce
grand Capitaine ne pouvoit rien
garder.

Les traîtres corrompus par l'ar-
gent d'Adraсте ne manquoient
pas de se jouer de la foiblesse de
ces deux Rois. Ils flatoient sans
cesse Nestor par de vaines louan-
ges ; ils lui rappelloient ses victoi-
res passées, admiroient sa pré-
voyance, ne se lassoient jamais de
l'applaudir. D'un autre côté ils
tendoient des pièges continuels à
l'humeur impatiente de Philote-
te,

te, ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediabiles. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, la sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Penelope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il savoit s'ar-

144 TELEMAQUE,
s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible ; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils , & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis , mais à divers degrez , & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctète : mais ces deux hommes si expérimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple , la longue habitude la tient comme enchaînée ;

née ; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années , & ne peut plus se redresser , les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux , & qui sont entrées jusques dans la mouelle de leurs os. Souvent il les connoissent, mais trop tard ; ils gémissent en vain , & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Docteur nommé Eurimaque , flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes ; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ?

146 TELEMAQUE ,
il devinoit celui qui seroit le plus
agréable. Il étoit plaisant , rail-
leur contre les foibles , complai-
sant pour ceux qu'il craignoit , ha-
bile pour assaisonner une louange
délicate qui fût bien reçue des
hommes les plus modestes. Il é-
toit grave avec les graves , en-
joué avec ceux qui étoient d'une
humeur enjouée. Il ne lui coûtoit
rien de prendre toutes sortes de
formes. Les hommes sinceres &
vertueux qui sont toujours les
mêmes , & qui s'affujettissent aux
regles de la vertu , ne sauroient
jamais être aussi agréables aux
Princes que ceux qui flatent leurs
passions dominantes. Eurimaque
savait la guerre ; il étoit capable
d'affaires , c'étoit un aventurier
qui s'étoit donné à Nestor , & qui
avoit gagné sa confiance. Il tiroit
du fond de son cœur un peu vain
& sensible aux louanges , tout ce
qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctete ne se confiat point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il decouvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraсте pour lui mander tous les desseins des allies. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des allies, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraсте, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement decouverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraсте prevenoit

148 **TELEMAQUE,**
toutes les entreprises des Alliés.
A peine une résolution étoit-elle
prise dans le Conseil, que les Dau-
niens faisoient précisément ce qui
étoit nécessaire pour en empêcher
le succès. Telemaque ne se lassoit
point d'en chercher la cause, &
d'exciter la défiance de Nestor &
de Philoctete ; mais son soin étoit
inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le Con-
seil d'attendre les troupes nom-
breuses qui devoient arriver, & on
avoit fait avancer secrètement
pendant la nuit cent vaisseaux
pour conduire plus promptement
ces troupes depuis une côte de la
mer très-rude où elles devoient
arriver, jusqu'au lieu où l'armée
campoit. Cependant on se croyoit
en sûreté, parce qu'on tenoit avec
des troupes les détroits de la mon-
tagne voisine ; qui est une côte
presque inaccessible de l'Apennin.
L'armée étoit campée sur les
bords

bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicate est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraсте étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sçut que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours ; que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment comptans que les choses difficiles sont

150 TELEMACHE;

impossibles , méritent d'être surpris & accablez. Adraste surpris au point du jour les cent vaisseaux qui appartennoient aux allies. Comme ces vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance; & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galesé; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les allies qui ne se défient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua
d'a-

d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons, & monte jusqu'aux nuës : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flamme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y

152 **TELEMAQUE,**
remedier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie , si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le defordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flèches inombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Daumiens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand
ils

ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent , & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est herissée de serpens, glace le sang de leurs veines , leurs membres engourdis se roidissent , & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donne encore un reste de force & de vigueur , élève les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraсте. Hippias étendu par terre se roule dans la poussiere ; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumiere ; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du

154 T E L E M A Q U E ,
sang de son frere, & ne pouvant le
secourir , se voit envelopé par une
foule d'ennemis qui s'efforcent
de le renverser ; son bouclier est
percé de mille traits. Il est blessé
en plusieurs endroits de son corps ;
il ne peut plus rallier ses troupes
fugitives. Les Dieux le voyent, &
ils n'en ont aucune pitié.

Fin du seizième Livre.

LES

LIVRE XVII. 155

LES
AVANTURES
DE

TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Jupiter au milieu de toutes les Divinités célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & ma-

156 **TELEMAQUE;**
jestueuse : Vous voyez en quelle
extrémité sont réduits les alliez ,
vous voyez Adrasle qui renverse
tous ses ennemis : mais ce specta-
cle est bien trompeur, la gloire &
la prosperité des méchans est
courte ; Adrasle impie & odieux
par sa mauvaise foi ne remportera
point une entiere victoire. Ce mal-
heur n'arrive aux alliez que pour
leur apprendre à se corriger , & à
mieux garder le secret de leurs
entreprises. Ici la sage Minerve
prépare une nouvelle gloire à son
jeune Telemaque, dont elle fait
ses délices. Alors Jupiter cessa de
parler. Tous les Dieux en silence
continuoient à regarder le com-
bat.

Cependant Nestor & Philocte-
te furent avertis qu'une partie du
camp étoit déjà brûlée; que la fla-
me poussée par les vents s'avan-
çoit toujours ; que leurs troupes
étoient en desordre ; & que Pha-
lan-

lante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abatu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son
tri-

158 TELEMACHE,

trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flot-
toient au gré du vent : ses jambes
souples & nerveuses se replioient
avec vigueur & légèreté. Il ne
marchoit point ; il sautoit à force
de reins, mais avec tant de vîtes-
se, qu'il ne laissoit aucune trace
de ses pas : on croyoit l'entendre
hennir.

De l'autre côté Minerve don-
noit aux habitans de sa nouvelle
ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle
avoit planté. Le rameau auquel
pendoit son fruit, representoit la
douce paix avec l'abondance, pré-
férable aux troubles de la guerre,
dont ce cheval étoit l'image. La
Déesse demouroit victorieuse par
ses dons simples & utiles, & la
superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve as-
semblant autour d'elle tous les
beaux

Beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mere, à la vûe d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi représentée avec
sa

160 TELEMAQUE,

sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simois , menant Ulysse par la main , ranimant les troupes fugitives des Grecs , soutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens , & du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine , qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier representoit Cerès dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit là Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse , ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre , & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur presentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la
terre

LIVRE XVII. 161

terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre , & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire , ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance , & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bachus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrsé , & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle , avec je ne sçai quoi de noble , de pas-

162 **TÉLÉMAQUE**,
passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient audevant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressaient. On voyoit aussi des Bergers qui paroissent chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, passoient avec les tendres agneaux.

agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque s'étant revêtu de ces armes divines; au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçut, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il sortit hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée; & cette voix ranime déjà tous les allies éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille; toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif

164. **TELEMAQUE,**
tif à régler sa famille, & à instruire ses enfans : mais il est prompt & rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impetueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'expérience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les Commandans ; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs ; tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obéir sans y faire de reflexions, & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition
des

des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des allies. Il fait le tour en diligence; & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des allies envelopée dans les flames de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraсте. Celui-ci osa se presenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui
penſa

166 TELEMAQUE,

penfa être surpris par Telemaque. Le fils d'Ulyffe & Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adrefle & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge ; tous deux chéris de leurs parens : mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Telemaque renverfe Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à fon épouse de lui porter les riches dépoüilles des ennemis ; mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adrafte fremit de rage voyant la mort de fon fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de fes mains. Phalante prefque abattu à fes pieds eft comme une victime à demi égorgée
qui

qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus à Adrasle qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adrasle est tel qu'un tygre, à qui des Bergers assembles arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire

toire si prompt & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs , pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adrasfe fut donc conservé par le pere des Dieux , afin que Telemaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs , sauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole ; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses tenebres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant , servit encore à séparer les deux armées.

Adrasfe profita du secours des
Dieux,

Dieux ; sansiôtre touché de leur pouvoir, & mérita , par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer les troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la rivière ; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les allies animés par Télémaque, vouloient le poursuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aile légère échape aux filets des chasseurs. Les allies ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleffez manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu : ils paroissoient à demi brû-

lez, pouffans vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois les yeux, étant saisi d'horreur & de compassion: il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans & dévouez à une longue & cruelle mort: ils paroissent semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables! pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette

11

vie

vie si courte ? Les hommes sont
 tous freres, & ils s'entredéchirent,
 les bêtes farouches sont moins
 cruelles qu'eux. Les lions ne font
 point la guerre aux lions, ni les ty-
 gres aux tygres ; ils n'attaquent
 que les animaux d'espece diffe-
 rente. L'homme seul, malgré sa
 raison, fait ce que les animaux
 sans raison ne firent jamais. Mais
 encore pourquoi ces guerres ? N'y
 a-t-il pas assez de terre dans l'U-
 nivers pour en donner à tous les
 hommes plus qu'ils n'en peuvent
 cultiver ? Combien y a-t-il de ter-
 res desertes ? Le genre humain ne
 sauroit les remplir. Quoi donc ?
 une fausse gloire, un vain titre de
 Conquerant, qu'un Prince veut
 acquérir, allume la guerre dans
 des païs immenses ! Ainsi un seul
 homme donné au monde par la
 colere des Dieux, en sacrifice bru-
 talement tant d'autres à sa vani-
 té. Il faut que tout périsse ; que

tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flâmes ; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puisse échaper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être même en execration dans tous les siècles, dont ils ont cru être admirez. Oh ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans
les

les besoins extrêmes. Mais les conseils flâteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes ; enfin les engagements insensibles entraînent presque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonneoit Telemaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remèdes, il les consolait, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient

174 TELEMAQUE,
avec lui, il y avoit deux vieillards ;
dont l'un se nommoit Trauma-
phile , & l'autre Nozophage.
Traumaphile avoit été au siege
de Troye avec Idomenée, & avoit
appris des enfans d'Esculape l'art
divin de guérir les playes. Il ré-
pandoit dans les blessures les plus
profondes & les plus envenimées,
une liqueur odoriferante, qui con-
sumoit les chairs mortes & cor-
rompues, sans avoir besoin de fai-
re aucune incision, & qui formoit
promptement de nouvelles chairs
plus saines & plus belles que les
premières. Pour Nozophage, il
n'avoit jamais vû les enfans d'Es-
culape ; mais il avoit eu par le
moyen de Merione, un livre sacré
& mystérieux qu'Esculape avoit
donné à ses enfans. D'ailleurs No-
zophage étoit ami des Dieux ; il
avoit composé des Hymnes en
l'honneur des enfans de Latone ;
il offroit tous les jours le sacrifice
d'une

d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, & il montrait par le succès des sueurs, combien la transpiration facilite ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il affûroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur

176 **TELEMAQUE,**
intemperance , disoit-il encore ;
change en poisons mortels les ali-
mens destinez à conserver la vie.
Les plaisirs pris sans modération ;
abregent plus les jours des hom-
mes, que les remedes ne peuvent
les prolonger. Les pauvres sont
moins souvent malades faute de
nourriture , que les riches ne le
deviennent pour en prendre trop.
Les alimens qui flatent trop le
goût & qui font manger au-delà
du besoin , empoisonnent au lieu
de nourrir. Les remedes font eux-
mêmes de veritables maux qui
ruinent la nature, & dont il ne faut
se servir que dans les pressans be-
soins. Le grand remede qui est
toujours innocent , & toujours
d'un usage utile , c'est la sobriété,
c'est la temperance dans tous les
plaisirs, c'est la tranquillité de l'es-
prit, c'est l'exercice du corps. Par
là on fait un sang doux & tempe-
ré , on dissipe toutes les humeurs
super-

superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remèdes , que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux , & pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Telemaque , pour visiter tous les malades de l'armée ; ils en guériront beaucoup par leurs remèdes , mais ils en guériront bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement , à empêcher le mauvais air par cette propreté , à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchés de ces secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des allies.

Ce n'est pas un homme , disoient-ils ; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous

H 5 une

une figure humaine. Du moins si c'est un homme , il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi : mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adrasfe , entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie , comme celles que les flâteurs donnent souvent en face aux Princes , supposans qu'ils n'ont ni modestie , ni délicatesse , & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit

toit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui , & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu , & que les méchans , faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir ; aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrète d'être né si dur , & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit , & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous , disoit-il , ô grande Déesse : qui m'avez donné Mentor pour m'instruire , & pour

180 TELEMAQUE,

corriger mon mauvais naturel ; C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impetueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager le malheureux ; sans vous je serois haï , & digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables ; je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse , quitte sa mere & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux , si attentif à obliger les hommes , si officieux , si secourable , si ingenieux pour prévenir tous les besoins ; ils ne savoient que croire ; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage , fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias ; il alla lui-même re-

tirer

tirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : O grande ombre ! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité , mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sçais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincèrement unis ; j'avois tort de mon côté , ô Dieux ! pourquoi me le ravir , avant que j'aie pû le forcer de m'aimer ?

Ensuite Telenaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par son ordre un bucher. Les grands pins gémissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes , ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le ciel ; les hauts
peu-

peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese. Là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés : la douleur amère est peinte sur ces visages farouches ; & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Pherecide, vieillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le Ciel ses mains, & ses yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pu

pû appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche ; car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de desespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'est plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort ; je croyois que tes mains feroient mes yeux, & que tu recueilliroyis mon dernier soupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de soin, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant

ta

184 TÉLÉMAQUE,

ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine , arrachant ses cheveux , & j'en serai cause. O chere ombre, appelle-moi sur les rives du Styx , la lumiere m'est odieuse ; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ses yeux , n'avoit pû effacer toute sa beauté , & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle ; on voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige , mais penché sur l'épaule , ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganymede, qui alloient être réduits en cendre ; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé,

& qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Telemaque triste & abatu suivoit de près le corps , & lui jettoit des fleurs: Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps , sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami ; appaise-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! si je ne t'aime, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miseres où nous sommes encore , & tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les Champs Elysées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles , & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles
entre.

186 **TELEMAQUE,**
entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri ; on s'attendrissoit sur Hippias , dont on racontoit les grandes actions , & la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impetueuse & une mauvaise éducation lui avoient données ; mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Telemaque. Est-ce donc là, disoit-on ; ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux , si intraitable ? Le voilà devenu doux , humain , tendre ; sans doute Minerve qui a tant aimé son pere , l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flâmes. Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres

cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu , percé de diverses blessures , & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulysse , lui avoient donné tous les secours de leur art ; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler , de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement, une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur , une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda ; il commença à sentir la perte de son frere qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il , pourquoi prend-on de si grands soins,

188 TELEMAQUE,

soins de me faire vivre : ne m'e
vaudroit-il pas mieux mourir , &
suivre mon cher Hippias ? Je l'ai
vû périr tout auprès de moi : ô
Hippias la douceur de ma vie ,
mon frere, mon cher frere, tu n'es
plus ; je ne pourrai donc plus ni
te voir, ni t'entendre, ni t'embras-
ser, ni te dire mes peines, ni te con-
soler dans les tiennes. O Dieux,
ennemis des hommes ! il n'y a
plus d'Hippias pour moi ! est-il
possible ! Mais n'est-ce point un
songe ? Non, il n'est que trop vrai,
ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vû
mourir, & il faut que je vive enco-
re autant qu'il sera necessaire pour
te venger , je veux immoler à tes
manes le cruel Adraste teint de
ton sang.

Pendant que Phalante parloit
ainsi, les deux hommes divins tâ-
choient d'appaiser sa douleur de
peur qu'elle n'augmentât ses
maux , & n'empêchât l'effet des
remedes. Tout-à-coup il apper-
çoit

étoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi mort des mains d'Adrasfe. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, interrompée de sanglots :
Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus chère.

192 **TELEMAQUE,**
jour, ou par la visite de tous les
quartiers du camp qu'il ne faisoit
jamais deux fois de suite aux mê-
mes heures ; pour mieux surpren-
dre ceux qui n'étoient pas assez
vigilans ; il revenoit souvent dans
sa tente couvert de sueur & de
poussière ; sa nourriture étoit sim-
ple ; il vivoit comme les soldats ;
pour leur donner l'exemple de la
sobriété & de la patience. L'ar-
mée ayant peu de vivres dans ce
campement, il jugea à propos d'ar-
rêter les murmures des soldats, en
souffrant lui-même volontaire-
ment les mêmes incommoditez
qu'eux. Son corps loin de s'affoi-
blir dans une vie si pénible, se for-
tifioit & s'endurcissoit chaque
jour ; il commençoit à n'avoir plus
ces grâces si tendres, qui sont com-
me la fleur de la première jeunesse
se ; son teint devenoit plus brun &
moins délicat ; les membres moins
moux & plus nerveux.

Fin du dix-septième Livre.

LES

~~LES AVANTURES DE TELEMAQUE~~

LES AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

A Draste, dont les troupes avoient été considerablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Tome II,

I

Tele.

Telemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à executer un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il gacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déjà longtems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui representoient son pere Ulyssé. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vînt chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croioit voir Ulyssé nud dans une isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jetoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclattant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient
avec

avec plaisir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon; & que les voix de toutes les Muſes.

Telemaque en s'éveillant ſ'attriſtoit de ces ſonges ſi agreables. O mon pere O mon cher pere Ulyſſe ſ'ecroiſt-il; les ſonges les plus affreux m'éſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes; que les Dieux récompentent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je croi voir les Champs Elifées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus! Quoi donc, O mon cher pere: je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de pei-

ne : jamais je n'entendrai parler
cette bouche d'où sortoit la sa-
gesse : jamais je ne baisera ces
mains, ces chères mains, ces mains
victorieuses qui ont abattu tant
d'ennemis, elles me puniront point
les infamez amans de Penelope, &
Ithaque ne se relevera jamais de
sa ruine. O Dieux ennemis de
mon pere & vous m'envoyez ces
songes funestes pour arracher tou-
te esperance de mon cœur ; c'est
m'arracher la vie. Non, je ne puis
plus vivre dans cette incertitude.
Que dis-je : hélas ! je ne suis que
trop certain que mon pere n'est
plus ; je vais chercher son ombre
jusques dans les enfers. Thésée y
est bien descendu ; Thésée, cet
impie, qui vouloit outrager les Di-
vinites infernales : & moi j'y vais
conduit par la pitié. Hercule y
descendit. Je ne suis pas Hercule
mais il est beau d'oser l'imiter.
Orphée a bien touché par le récit
de

de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépente comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton, & Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumière du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

200 TELEMAQUE,
croassement des corbeaux ; & la
voix lugubre des hiboux ; l'herbe
même y étoit amère , & les trou-
peaux qui la païssoient ne fen-
toient point la douce joie qui les
fait bondir. Le taureau fuyoit la
genisse , & le Berger tout abattu
oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de
tems en tems une fumée noire &
épaisse , qui faisoit une espece de
nuit au milieu du jour. Les peuples
voisins redoubloient alors leurs
sacrifices pour appaiser les Divi-
nitez infernales ; mais souvent les
hommes à la fleur de leur âge , &
dès leur plus tendre jeunesse ,
étoient les seules victimes que ces
Divinitez cruelles prenoient plai-
sir à immoler par une funeste con-
tagion.

C'est-là que Telemaque réso-
lut de chercher le chemin de la
sombre demeure de Pluton. Mi-
nerve qui veilloit sans cesse sur
lui ,

lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir. La terre

102 **TÉLEMAQUE**,
trembloit sous ses pas ; le Ciel
s'arma d'éclairs & de feux , qui
sembloient tomber sur la terre. Le
jeune fils d'Ulysse sentit son cœur
ému , & tout son corps étoit cou-
vert d'une sueur glacée : mais son
courage le soutint, il leva les yeux
& les mains au Ciel. Grands
Dieux ! s'écria-t-il , j'accepte ces
présages que je crois heureux ;
achevez votre ouvrage. Il dit , &
redoublant ses pas , il se presenta
hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse , qui
rendoit l'entrée de la caverne fu-
neste à tous les animaux, dès qu'ils
en approchoient, se dissipe ; l'odeur
empoisonnée cessa pour un peu de
tems. Telemaque entra seul ; car
quel autre mortel eut osé le sui-
vre ? Deux Crétois qui l'avoient
accompagné jusqu'à une certaine
distance de la caverne, & auxquels
il avoit confié son dessein, demeu-
rèrent tremblans & à demi morts
assez

assez loin de là, dans un Temple, faisans des vœux ; & n'esperans plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulyssé l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles. Bientôt il aperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tourner ; il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Telemaque entend les

204 **TELEMAQUE,**
gémiffemens d'une ombre qui ne
pouvoit se consoler.

Quel est donc , lui dit-il , votre
malheur ? qui étiez-vous sur la
terre ? J'étois , lui répondit cette
ombre , Nabopharzan Roi de la
superbe Babylone : tous les pen-
ples de l'Orient trembloient au
seul bruit de mon nom ; je me fai-
sois adorer par les Babyloniens
dans un Temple de marbre ; où
j'étois représenté par une statue
d'or , devant laquelle on brûloit
nuit & jour les plus précieux par-
fums de l'Ethiopie ; jamais per-
sonne n'osa me contredire sans
être aussitôt puni : on inventoit
chaque jour de nouveaux plaisirs
pour me rendre la vie plus déli-
cieuse ; j'étois encore jeune & ro-
buste. Hélas ! que de prospérité
ne me restoit-il pas encore à goû-
ter sur le Trône ! Mais une fem-
me que j'aimois , & qui ne m'ai-
moit pas , m'a bien fait sentir que
je

Je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoisonné , je ne suis plus rien ; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur même dans ma famille , & ici-bas je souffre déjà d'horribles traitemens.

Telemaque touché de ce spectacle , lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien , je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais
sen-

sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'esperance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle ; le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prospérités, & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puissance absolue sur ce Roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient

gnoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ; & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès

208 **TELEMAQUE,**
excès de rage & de deſeſpoir. Mais
Caron diſoit aux eſclaves : Tirez-
le par ſa chaîne ; relevez-le mal-
gré lui, il n'aurapas même la con-
ſolation de cacher ſa honte : il
faut que tous les ombres du Styx
en ſoient témoins , pour juſtifier
les Dieux qui ont ſouffert ſi long-
tems que cet impie régnaſt ſur la
terre. Ce n'eſt encore là , ô Baby-
lonien, que le commencement de
tes douleurs ; prépare-toi à être
jugé par l'inflexible Minos Juge
des enfers.

Pendant ce diſcours du terri-
ble Caron, la barque touchoit dé-
jà le rivage de l'Empire de Pluton ;
toutes les ombres accouroient
pour conſiderer cet homme vi-
vant , qui paroiſſoit au milieu de
ces morts dans la barque ; mais
dans le moment où Telemaque
mit pied à terre, elles s'enfuirent ;
ſemblables aux ombres de la nuit,
que la moindre clarté du jour diſ-
ſipe.

ſiſe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé , & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire , lui dit : Mortel cheri des Dieux , puisqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit , inaccessible aux autres vivans , hâte-toi d'aller où les deſtins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton , que tu trouveras ſur ſon Trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Telemaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie , il eſt ſaiſi d'une horreur divine , obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe drefſent ſur ſa tête , quand il aborde le noir ſéjour
de

210 TELEMAQUE,
de l'impitoyable Pluton ; il sent
ses genoux chancelans, la voix lui
manque ; & c'est avec peine qu'il
peut prononcer au Dieu ces paro-
les : Vous voyez , ô terrible Divi-
nité, le fils du malheureux Ulysse ;
je viens vous demander si mon pe-
re est descendu dans votre Empi-
re , ou s'il est encore errant sur la
terre.

Pluton étoit sur un Trône d'é-
bène , son visage étoit pâle & se-
vere, ses yeux creux & étincelans ;
son front ridé & menaçant. La
vue d'un homme vivant lui étoit
odieuse, comme la lumière offense
les yeux des animaux qui ont ac-
coutumé de ne sortir de leurs re-
traites que pendant la nuit. A son
côté paroissoit Proserpine, qui at-
tiroit seule ses regards, & qui sem-
bloit un peu adoucir son cœur :
elle jouissoit d'une beauté tou-
jours nouvelle , mais elle paroîs-
soit avoir joint à ses graces divines
je

je ne sçai quoi de dui & de cruel
de son époux.

Aux pieds du trône étoit la
mort pâle & dévorante avec sa
faux tranchante qu'elle aiguisoit
sans cesse. Autour d'elle voloient
les noirs foudris, les cruelles défi-
ances, les vengeances toutes dégoû-
tantes de sang, & couvertes de
playes; les haines injustes, l'avarice
qui se ronge elle-même; le dés-
espoir qui se déchire de ses pro-
pres mains; l'ambition forcénée
qui renverse tout; la trahison qui
veut se repaître de sang, & qui ne
peut jouir des maux qu'elle a faits;
l'envie qui verse son venin mortel
autour d'elle, & qui se tourne
en rage dans l'impuissance où elle
est de nuire; l'impiété qui se creu-
se elle-même un abîme sans fond
où elle se précipite sans espérance;
les spectres hideux; les fantômes
qui représentent les morts pour
épouvanter les vivans; les songes
affreux;

112 TELEMAQUE,

affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Platon , & remplissoient le Palais où il habite : il répondit à Telemaque d'une voix basse , qui fit mugir le fond de l'Erebe. Je ne mortel ; le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres ; suis ta haute destinée ; je ne te dirai point où est ton pere ; il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il a été Roi sur la terre , tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis , & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées , qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller , & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses ; tant il lui tarde de savoir

voir s'il verra son pere , & de s'éloigner de la presence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivans & les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire & épaisse , dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme ; dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secretement animé par Minerve , entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions , & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses.

214 T E L E M A Q U E ,
chefs par des fraudes, des trahisons & des cruautés : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites , qui faisant semblant d'aimer la Religion , s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition , & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris ; les frères qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des
impies ;

LIVRE XVIII. 215

Impies, ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la veritable. Les Dieux dont ils se sont jouez, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé temerairement des choses sans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Maïs parmi toutes les ingratitude, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc,

donc, disoit Minos , on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami , de qui on a reçu quelques secours ; & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie , & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'à son pere & à la mere de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, liberal, juste, compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien

rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te van-tes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne font rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même , & non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu , & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait , & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes , ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliez ; ils t'oublieront , ils te livreront à toi-même , puisque tu as voulu être à toi , & non pas à eux. Cherche donc maintenant , si tu le peux , ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étois

218 TELEMAQUE ,
ton idole ; apprens qu'il n'y a
point de veritable vertu , sans le
respect & l'amour des Dieux à
qui tout est dû. Ta fausse vertu
qui a longtems ébloui les hom-
mes faciles à tromper , va être
confondue : les hommes ne ju-
geant des vices & des vertus que
par ce qui les choque ou les acco-
mode, sont aveugles & sur le bien
& sur le mal. Ici une lumiere divi-
ne renverse tous leurs jugemens
superficiels ; elle condamne sou-
vent ce qu'ils admirent , & justifie
ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe com-
me frappé d'un coup de foudre ,
ne pouvoit se supporter soi-mê-
me. La complaisance qu'il avoit
eue autrefois à contempler sa mo-
dération , son courage & ses incli-
nations genereuses, se changent en
desespoir. La vûe de son propre
cœur ennemi des Dieux devient
son supplice. Il se voit & ne peut
cesser

cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes , auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversoît toutes ses entrailles ; il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux , s'élève contre lui , & lui reproche amèrement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin, il est troublé, consterné, plein de honte , de remords, & de desespoir. Les furies ne le tourmentent point , parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts , ne pouvant se cacher à lui-même.

226 TELEMAQUÉ,

il cherche les ténèbres, & ne peut les trouver : une lumière importune le suit par tout ; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçut les Rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance : d'un côté une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montrait toute la difformité de leurs vices.

vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs : leur inapplication, leur mollesse, leur indolance, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens. Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le desespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincue par Bellerophon ; ni l'Hydre de Lerne aba-

222 TELEMAQUE,
tue par Hercule ; ni Cerbere même , quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empêster toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'opposition de ces deux peintures si contraires , étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie , parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces
pro-

profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde; au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude; ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaïses ardentes du Mont-Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez.

K 4. C'est

C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes , & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur , que de leur propre nature : ils n'ont point de besoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité , elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute-connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte , & qui ne tarira jamais. La vérité
qu'ils

qu'ils ont craint de voir , fait leur supplice ; ils la voyent, & n'ont que les yeux que pour la voir s'élever contr'eux : sa vûe les perce, les déchire , les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre, sans rien détruire audehors , elle pénètre jusqu'au fond des entrailles ; semblable à un métal dans une fournaise ardente , l'ame est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance , & il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même : on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute esperance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient

226 TELEMAQUE,
punis pour avoir préféré les déli-
ces d'une vie molle au travail pour
le soulagement des peuples, qui
doit être inséparable de la Royau-
té.

Ces Rois se reprochoient les
uns aux autres leur aveuglement.
L'un disoit à l'autre qui avoit été
son fils : Ne vous avois-je pas re-
commandé souvent pendant ma
vieillesse & avant ma mort, de ré-
parer les maux que j'avois faits par
ma négligence ? Ah ! malheureux
pere, disoit le fils, c'est vous qui
m'avez perdu ; c'est votre exem-
ple qui m'a inspiré le faste, l'or-
gueil, la volupté, & la dureté pour
les hommes. En vous voyant ré-
gner avec tant de mollesse, & avec
tant de lâches flatteurs autour de
vous, je me suis accoutumé à ai-
mer la flatterie & les plaisirs. J'ai
cru que le reste des hommes étoit
à l'égard des Rois, ce que les che-
vaux & les autres bêtes de charge
sont

sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire , des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions , & paroïsoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui venant les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la moleste lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévèrement punis , non pour les

maux qu'ils avoient faits , mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix , étoient imputez aux Rois , qui ne doivent regner qu'afin que les loix regnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les defordres qui viennent du faste , du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent , & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois , qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

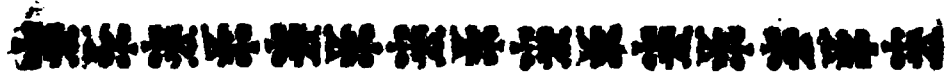
Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres & de maux un grand nombre de Rois , qui ayant passé sur la terre pour des
Rois

Rois assez bons , avoient été condamnés aux peines du Tartare , pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité ; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans , tant leur foiblesse avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu , & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitième Livre.

LES

— même dans les contrées élevées.



LES AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Lorsque Telemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez sans esperance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficulté de connoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi-même!

132 TELEMAQUE ,
même ! enfin tant de tourmens
horribles dans les enfers , après
avoir été si envié , si agité , si
traversé dans une vie courte !
O insensé celui qui cherche à re-
gner ! Heureux celui qui se bor-
ne à une condition privée & pai-
sible où la vertu lui est moins dif-
ficile.

En faisant ces reflexions il se
troubloit au dedans de lui-même,
il fremit & tomba dans une conf-
ternation qui lui fit sentir quel-
que chose du desespoir de ces mal-
heureux qu'il venoit de conside-
rer; mais à mesure qu'il s'éloignoit
de ce triste séjour des ténèbres, de
l'horreur, & du desespoir, son cou-
rage commença peu à peu à re-
naître ; il respiroit, & entrevoyoit
déjà de loin la douce & pure lu-
miere du séjour des Heros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient
tous les bons Rois qui avoient
jusqu'alors gouverné les hom-
mes

mes ; ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons Rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois , qui étoient dans des bocages odoriferans , sur des gazons toujours renaissans & fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux , & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoient resonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres.

Là

334 **TELEMAQUE,**
Là jamais on ne ressentit les ar-
deurs de la canicule ; là jamais les
noirs aquilons n'osèrent souffler
ni faire sentir les rigueurs de l'hy-
ver. Ni la guerre altérée de sang ,
ni la cruelle envie qui mord d'une
dent venimeuse , & qui porte des
viperes entortillées dans son sein
& autour de ses bras, ni les jalou-
sies, ni les défiances, ni la crainte,
ni les vains desirs n'approchoient
jamais de cet heureux séjour de la
paix. Le jour n'y finit point , & la
nuit avec ses sombres voiles y est
inconnue ; une lumière pure &
douce se répand autour des corps
de ces hommes justes , & les en-
vironne de ses rayons comme
d'un vêtement. Cette lumière
n'est point semblable à la lumie-
re sombre qui éclaire les yeux
des misérables mortels , & qui
n'est que ténèbres ; c'est plutôt
une gloire celeste qu'une lumie-
re : elle pénètre plus subtilement
les

les corps les plus épais que les rayons du Soleil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux , & porte dans le fond de l'ame je ne sçai quelle serenité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux , & elle y entre : elle les pénètre , & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent , ils la sentent , ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joie : ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer , ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumiere pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiez , & leur plénitude les élève audessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cher-

136 T É L É M A Q U É ,
cherchent sur la terre ; toutes les
délices qui les environnent ne leur
font rien, parce que le comble de
leur félicité, qui vient du dedans,
ne leur laisse aucun sentiment
pour tout ce qu'ils voyent de déli-
cieux audehors : ils sont tels que
les Dieux , qui rassasiez de nectar
& d'ambrosie , ne daigneroient
pas se nourrir de viandes grossie-
res qu'on leur presenteroit à la
table la plus exquise des hommes
mortels. Tous les maux s'enfuyent
loin de ces lieux tranquiles ; la
mort , la maladie, la pauvreté , la
douleur, les regrets, les remords,
les craintes, les esperances mêmes
qui coûtent souvent autant de pei-
nes que les craintes , les divisions ,
les dégoûts, les dépit, n'y peuvent
avoir aucune entrée.

- Les hautes montagnes de Thra-
ce, qui de leurs fronts couverts de
neige & de glace depuis l'origine
du monde, fendent les nues , se-
roient

roient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pour roient pas même être émûs ; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte ; ils sont sans interruption à chaque moment , dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joie qui échape bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant ;

instant : elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'yvresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices , & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits , comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux , & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges

ges des Dieux , & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix , une seule pensée , un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin , les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille siècles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entière. Ils regnent tous ensemble , non sur des trônes que la main des hommes peut renverser , mais en eux-mêmes avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable ; ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Tele.

Telemaque qui cherchoit son pere & qui avoit esperé de le trouver dans ces beaux lieux , fut si saisi de ce goût de paix & de félicité , qu'il eût voulu y trouver Ulysse , & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit , c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées ; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rares ; & la plupart sont si méchans , que les Dieux ne feroient pas justes , si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la

la

la vie , ils ne les punissoient après leur mort.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois , chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement , un vieillard venerable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes , que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort ; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse ; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques , au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui lui étoit fort chere.

Telemaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcefius pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit-fils partît pour aller au siege de Troye; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore; il est réservé pour relever notre maison

maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'elle a closé ; tu te verras changer insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne

244 T E L E M A Q U E ,

t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieilleffe languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit est déjà bien loin ; puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vûe de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la Justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt
ton

ton pere reprendre l'autorité dans
 l'état. Tu es né pour regner
 après lui : mais hélas ! ô mon fils ,
 que la Royauté est trompeuse !
 quand on la regarde de loin , on
 ne voit que grandeur , éclat &
 délices : mais de près tout est épi-
 neux. Un particulier peut sans
 deshonneur mener une vie douce
 & obscure. Un Roi ne peut sans se
 deshonoré préférer une vie dou-
 ce & oisive aux fonctions pén-
 ibles du gouvernement ; il se doit
 à tous les hommes qu'il gouver-
 ne , & il ne lui est jamais permis
 d'être à lui-même. Ses moindres
 fautes sont d'une conséquence in-
 finie , parce qu'elles causent le
 malheur des peuples , & quelque-
 fois pendant plusieurs siècles : il
 doit réprimer l'audace des mé-
 chans , soutenir l'innocence , dis-
 siper la calomnie. Ce n'est pas as-
 sez pour lui de ne faire aucun mal ,
 il faut qu'il fasse tous les biens

246 TELEMAQUE,
possibles dont l'Etat a besoin. Ce
n'est pas assez de faire le bien pour
soi-même, il faut encore empê-
cher tous les maux que les autres
feroient, s'ils n'étoient retenus.
Crains donc, mon fils, crains donc
une condition si périlleuse, arme-
toi de courage contre toi-même,
contre les passions, & contre les
flatteurs.

En disant ces paroles, Arcefius
paroissoit animé d'un feu divin, &
montrait à Telemaque un visage
plein de compassion pour les maux
qui accompagnent la Royauté.
Quand elle est prise, disoit-il, pour
se contenter soi-même, c'est une
monstrueuse tyrannie. Quand el-
le est prise pour remplir ses de-
voirs & pour conduire un peuple
inombrable, comme un pere con-
duit ses enfans, c'est une servitude
accablante qui demande un cou-
rage & une patience heroïque.
Aussi est il certain que ceux qui
ont

ont regné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arceſius parloit de la sorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Telemaque ; elles ſ'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une âme ſubtile qui pénétoit dans les entrailles du jeune Telemaque ; il ſe ſentoit ému & embrasé : je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même , le conſumoit ſecrètement ; il ne pouvoit ni le contenir , ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux , qui étoit mêlé d'un tour-

248 T É L E M A Q U E ,

ment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement ; il reconnut dans le visage d'Arcefius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vû en Ulyffe son pere des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulyffe se partit pour le siege de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur , des larmes douces & mêlées de joie coulèrent de ses yeux ; il voulut embrasser une personne si chere ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort

fort & ne prennent rien. Ainsi Te-
lemaque ne peut contenter sa ten-
dresse ; il voit Arceſius , il l'en-
tend, il lui parle, il ne peut le tou-
cher. Enfin il lui demande qui
ſont ces hommes qu'il voit au-
tour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit
le ſage vieillard , ces hommes qui
ont été l'ornement de leur ſiècle ,
la gloire & le bonheur du genre
humain. Tu vois le petit nombre
des Rois qui ont été dignes de l'être,
& qui ont fait avec fidélité la
fonction des Dieux ſur la terre.
Ces autres que tu vois aſſez près
d'eux , mais ſéparés par ce petit
nuage , ont une gloire beaucoup
moindre : ce ſont des Heros à la
vérité ; mais la récompense de
leur valeur & de leurs expéditions
militaires, ne peut être comparée
avec celle des Rois ſages, juſtes &
bienfaiſans.

Parmi ces Heros , tu vois The-

L 5

ſée

250 T E L E M A Q U E ,
sée qui a le visage un peu triste : il
a ressenti le malheur d'être trop
credule pour une femme artifi-
cieuse , & il est encore affligé d'a-
voir si injustement demandé à
Neptune la mort cruelle de son
fils Hipolyte. Heureux s'il n'eût
point été si prompt & si facile à
irriter. Tu vois aussi Achille ap-
puyé sur sa lance , à cause de cette
blessure qu'il reçut au talon de la
main du lâche Pâris , & qui finit
sa vie. S'il eût été aussi sage, juste
& modéré , qu'il étoit intrépide ,
les Dieux lui auroient accordé un
long regne ; mais ils ont eu pitié
des Phriotes & des Dolopes , sur
lesquels il devoit naturellement
regner après Pelée : ils n'ont pas
voulu livrer tant de peuples à la
merci d'un homme fougueux ,
plus facile à irriter que la mer la
plus orageuse. Les Parques ont ac-
courci le fil de ses jours, & il a été
comme une fleur à peine éclosé ,
que

que le tranchant de la charue coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye , pour venger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se font appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus longtems sur la terre ce jeune Heros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax fils de Telamon , & cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fût sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il pré-

252 TELEMAQUE,

tendit qu'on ne pouvoit donner
ses armes à nul autre qu'à lui ; ton
pere ne crut pas les lui devoir ce-
der , les Grecs jugèrent en faveur
d'Ulysse. Ajax se tua de desespoir,
l'indignation & la fureur sont en-
core peintes sur son visage. N'ap-
proche pas de lui, mon fils ; car
il croiroit que tu voudrois lui in-
sulter dans son malheur , & il est
juste de le plaindre : ne remar-
ques-tu pas qu'il nous regarde
avec peine , & qu'il entre brus-
quement dans ce sombre bocage ,
parce que nous lui sommes odieux ?
Tu vois de cet autre côté Hector
qui eût été invincible , si le fils de
Thetis n'eût point été au monde
dans le même tems. Mais voilà
Agamemnon qui passe & qui por-
te encore sur lui les marques de
la perfidie de Clitemnestre. O
mon fils ! je fremis en pensant aux
malheurs de cette famille de
l'impie Tantale. La division des
deux

deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Helas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des Dieux : pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus
plus

254 TELEMAQUE,
plus que des ombres impuissantes
& vaines ; ces Rois justes étant
purifiez par la lumière divine
dont ils sont nourris, n'ont plus
rien à desirer pour leur bonheur :
ils regardent avec compassion les
inquiétudes des mortels ; & les
plus grandes affaires , qui agitent
les hommes ambitieux , leur pa-
roissent comme des jeux d'en-
fans : leurs cœurs sont rassasiez de
la verité & de la vertu qu'ils pui-
sent dans la source. Ils n'ont plus
rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-
mêmes ; plus de desirs , plus de
besoins , plus de crainte ; tout est
fini pour eux, excepté leur joie qui
ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien
Roi Inachus qui fonda le Royau-
me d'Argos. Tu le vois avec cette
vieillesse si douce & si majestueu-
se ; les fleurs naissent sous ses pas.
Sa démarche legere ressemble au
vol d'un oiseau : il tient dans sa
main

main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs , & auxquels il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir entre ces Myrthes Cecrops Egyptien , qui le premier regna dans Athenes , ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cecrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs , adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique , & les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance , & sa famille dans la médio-

256 **TELEMAQUE,**
médiocrité, ne voulant point que
ses enfans eussent l'autorité après
lui, parce qu'il jugeoit que d'au-
tres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi
dans cette petite Vallée Eriçthon,
qui inventa l'usage de l'argent
pour la monnoye; il le fit en vûe
de faciliter le commerce entre les
îles de la Grece; mais il prévint
l'inconvenient attaché à cette in-
vention. Appliquez-vous, disoit-
il à tous ces peuples, à multiplier
chez vous les richesses naturelles
qui sont les véritables: cultivez la
terre pour avoir une grande abon-
dance de bled, de vin, d'huile & de
fruits. Ayez des troupeaux inom-
brables qui vous nourrissent de
leur lait, & qui vous couvrent de
leur laine: par là vous vous met-
rez en état de ne craindre jamais
l'appauvreté. Plus vous aurez d'en-
fans, plus vous serez riches, pour-
vu que vous les rendiez laborieux;
car

car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre païs; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Ericthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent

258 **TELEMAQUE,**
sent funeste, en vous donnant l'in-
vention de la monnoye. Je prévois
qu'elle excitera l'avarice , l'ambi-
tion, le faste ; qu'elle entretiendra
une infinité d'arts pernicioeux qui
ne vont qu'à amollir & qu'à cor-
rompre les mœurs ; qu'elle vous
dégoutera de l'heureuse simplici-
té , qui fait tout le repos & toute
la sûreté de la vie ; qu'enfin elle
vous fera mépriser l'agriculture
qui est le fondement de la vie hu-
maine, & la source de tous les vrais
biens : mais les Dieux me sont té-
moins que j'ai eu le cœur pur en
vous donnant cette invention uti-
le en elle-même. Enfin quand
Erichon apperçut que l'argent
corrompoit les peuples, comme il
l'avoit prévu , il se retira de dou-
leur sur une montagne sauvage ,
où il vécut pauvre & éloigné des
hommes jusques à une extrême
vieillesse, sans vouloir se mêler du
gouvernement des Villes.

Peu

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerès avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le bled, & la maniere de le multiplier en le semant : mais ils igno- roient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerès vint la charue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui cou- roient

160 TELEMAQUE,

roient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix ; quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse : cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichon ; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un
champ

Un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils ! tu regneras un jour ; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse : ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse
autant

262 TELEMAQUE,
autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats , qu'un doux printems est au dessus de l'hyver glacé , & que la lumiere du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arceſius parloit de la forte , il apperçut que Telemaque avoit toujours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Seſoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux,
&

& ceux de Telemaque en étoient éblouis. A le voir on eut cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Telemaque dit à Arcesius : Je reconnois, ô mon pere, Sesostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas longtems. Le voilà, répondit Arcesius ; & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois : mais il faut que tu sçaches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres ; il
se

264 **TELEMAQUE,**
se laissa séduire par la vaine gloire
des Conquerans : il subjuga, ou
pour mieux dire, il ravagea toute
l'Asie. A son retour en Egypte il
trouva que son frere s'étoit em-
paré de la Royauté, & avoit alte-
ré par un gouvernement injuste
les meilleures loix du païs. Ainsi
ses grandes conquêtes ne servi-
rent qu'à troubler son Royaume.
Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa
propre gloire. Il fit atteler à un
char les plus superbes d'entre les
Rois qu'il avoit vaincus. Dans la
suite il reconnut sa faute, & eut
honte d'avoir été si inhumain.
Tel fut le fruit de ses victoires.
Voilà ce que les Conquerans font
contre leurs Etats, & contre eux-
mêmes, en voulant usurper ceux
de leurs voisins. Voilà ce qui fit
déchoir un Roi, d'ailleurs si
juste & si bienfaisant ; & c'est
ce qui diminue la gloire que
les

les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangère; pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eune-fyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une

peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron , il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent , & lui firent trouver ici la vraie Royauté , dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus : il regna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus , qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils ; Danaüs , dont tu sçais l'histoire ; & Egyptus qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu

crois

crois morts , vivent , mon fils ; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort ; les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi , il est ~~temps~~ d'aller chercher ton-Pere. Avant que de le trouver , hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives , ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siècles.

Il dit ; & aussitôt il conduisit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut sortir du ténébreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux, il re-

268 TELEMAQUE,
tourna en diligence vers le camp
des alliez , après avoir rejoint sur
le chemin les deux jeunes Cré-
tois , qui l'avoient accompagné
jusques auprès de la caverne , &
qui n'esperoient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvième Livre.

LES

Télémaque à Adraste . "



LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

Cependant les Chefs de l'armée s'assemblèrent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraсте avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraсте pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Luca-

270 **TELEMAQUE,**
nienne & celui qui la commandoit; de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective qu'e lui dans Venuse; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette negociation.

Un Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secretement aux allies de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment: mais Telemaque à son retour

tour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraсте, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient , puisqu'elle est aux Apuliens , qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraсте qui a mis cette ville en dépôt , a corrompu le Commandant & la Garnison , pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends comme vous que si vous preniez Venuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraсте y a assemblez ; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette

272 **TELEMAQUE,**
guerre si formidable. Mais ne
vaut-il pas mieux périr que de
vaincre par de tels moyens ? Faut-
il repousser la fraude par la frau-
de ? Sera-t-il dit que tant de Rois
liguez pour punir l'impie Adraсте
de ses tromperies, seront trom-
peurs comme lui ? S'il nous est per-
mis de faire comme Adraсте, il
n'est pas coupable, & nous avons
tort de le vouloir punir. Quoi ?
l'Hesperie entière, soutenue de
tant de colonies Grecques, & des
Heros revenus du siège de Troye,
n'a-t-elle point d'autres armes
contre la perfidie & les parjures
d'Adraсте que la perfidie & le par-
jure ? Vous avez juré par les cho-
ses les plus sacrées, que vous lais-
seriez Venuse en dépôt dans les
mains des Lucaniens. La Garni-
son Lucanienne, dites-vous, est
corrompue par l'argent d'Adraf-
te ; je le crois comme vous : mais
cette Garnison est toujours à la
solde

Solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adrasle ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse ; le traité subsiste, votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus , au moins soyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de

M 5. vous

274 T E L E M A Q U E ,
vous détester ? Qui pourra desor-
mais dans les necessitez les plus
pressantes se fier à vous ? Quelle
sûreté pourrez-vous donner quand
vous voudrez être sinceres , &
qu'il vous importera de persuader
à vos voisins votre sincerité ? Sera-
ce un traité solennel ? Vous en au-
rez foulé un aux pieds. Sera-ce un
serment ? Eh ! ne sçaura-t-on pas
que vous comptez les Dieux pour
rien , quand vous espérez tirer du
parjure quelque avantage ? La
paix n'aura donc pas plus de sûre-
té que la guerre à votre égard.
Tout ce qui viendra de vous sera
reçu comme une guerre , ou feinte
ou déclarée. Vous serez les en-
nemis perpétuels de tous ceux qui
auront le malheur d'être vos voi-
sins. Toutes les affaires qui de-
mandent de la réputation , de la
probité & de la confiance , vous
deviendront impossibles. Vous
n'aurez plus de ressource pour
faire

faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajouta Telemaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adrafte.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demandoit, comment il oloit dire qu'une action qui donneroient une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un

M 6 grand

276 **TÉLEMAQUE,**
grand intérêt , qui d'entre vous
pourra se fier à un autre , quand
cet autre pourra trouver un
grand avantage à lui manquer de
parole & à le tromper ? Où en se-
rez-vous ? Quel est celui d'entre
vous qui ne voudra point prévenir
les artifices de son voisin par les
siens ? Que devient une ligue de
tant de peuples , lorsqu'ils sont
convenus entre eux par une délibé-
ration commune , qu'il est per-
mis de surprendre son voisin & de
violenter la foi donnée ? Quelle sera
votre défiance mutuelle , votre
division , votre ardeur à vous dé-
truire les uns les autres ? Adraсте
n'aura plus besoin de vous atta-
quer , vous vous déchirerez assez
vous-mêmes , vous justifierez ses
perfidies. O Rois sages & magna-
nimes ! ô vous qui commandez
avec tant d'expérience sur des
peuples innombrables , ne dédai-
gnez pas d'écouter les conseils
d'un

d'un jeune homme. Si vous tombez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abatre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains,

278 **TELEMAQUE,**
mains , pourvû. que nous ayons
horreur d'imiter sa lâcheté & sa
mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours , il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres , & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux grâces de ses paroles , mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres , & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent , & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse , les Dieux
vous

vous ont fait parler , & Minerve qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & genereux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu , sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses allies , l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colere des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens , & ne songeons plus qu'à vaincre Adrasfe par notre courage.

Il dit ; & toute l'assemblée applaudir à ses sages paroles : mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse , & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

280 TELEMAQUE,

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des Rois, où il n'acquiesça pas moins de gloire. Adraste toujours cruel & perfide envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée : sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

mortelle. On surprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adrafte pour lui apprendre l'état du camp des allies, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua sa trahison : on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit
de

282 **TELEMAQUE,**
de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Telemaque. Quoi vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes , & qui ne commandez sur eux que pour les conserver , comme un Pasteur conserve son troupeau : vous êtes donc les loups cruels , & non pas les Pasteurs ; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau , au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort : les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs , il faudra aussi égorger plus de victimes.

Tele-

Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'est-à-dire Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre presence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adrafte, comme un Transfuge digne d'être

284 **TELEMAQUE,**

d'être puni , pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non : mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la verité du fond de son cœur , il lui dit : Donnez moi votre anneau , je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau , Acante pâlit, il fut embarrassé. Telemaque dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçût, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrettement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraste , on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-present votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous en-
voyer

voyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des allies, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adrafte. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adrafte lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdûement, & qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans
cette

286 TELEMAQUE,
cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliez attaquaissent en même tems le camp d'Adraſte , afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr ſ'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Auſſi-tôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Telemaque , comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejeter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous ſera en ſûreté ? Adraſte pourra bien éviter le
le

le coup qui le menace & le faire retomber sur les Rois alliez. La guerre ne fera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie , trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites , & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hesperie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui fremit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la generosité de ses ennemis ; car les méchants ne peuvent

288 TELEMAQUE,

vent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. Cette action noble des allies rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies, & de toutes ſes cruautéz. Il cherchoit à rabaiſſer la generoſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus ſ'endurciſſent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraſte qui vit que la réputation des allies augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit preſſé de faire contre eux quelque action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil
les

les portes del'Orient dans un chemin semé de roses , que le jeune Telemaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines , s'arracha d'entre les bras du doux sommeil , & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flotans brilloit déjà sur sa tête , & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit , & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité , se sentoient entraînez par une force superieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer

dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit invisible-ment par la main ; son action n'a-voit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient , toujours prêt à écouter les autres , & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez , arrangeant toutes les choses à propos , ne s'embarassant de rien , & n'embarassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes , prévenant les difficultez , ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment
il

il avoit compris les paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vûes, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflammé par les premiers rayons de Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite

292 **TELEMAQUE** ;
au fond de ses abîmes les noires
tempêtes. Ainsi Mars commen-
çoit par le bruit des armes, & par
l'appareil frémissant de la guerre,
à semer la rage dans tous les
cœurs. La campagne étoit pleine
de piques herissées , semblables
aux épics qui couvrent les sillons
fertiles dans le tems des moissons.
Déjà s'élevoit un nuage de pouf-
siere , qui déroboit peu à peu aux
yeux des hommes la terre & le
ciel. La confusion , l'horreur , le
carnage , l'impitoyable mort s'a-
vançoient.

A peine les premiers traits é-
toient jettez , que Telemaque le-
vant les yeux & les mains vers le
ciel , prononça ces paroles :

O Jupiter , pere des Dieux &
des hommes , vous voyez de no-
tre côté la justice & la paix , que
nous n'avons point eu honte de
rechercher. C'est à regret que
nous combattons ; nous vou-
drions

drions épargner le sang des hommes : nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hesperie & abatre le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en fera dûe. C'est vous qui la balance en main réglez le fort des combats, nous combattons pour vous ; & puisque vous êtes Juge, Adrafte est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une hecatombe entiere ruissellera sur vos autels.

Il dit ; & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien couvert d'une

peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force & sa taille le rendoient semblable aux Geants. Dès qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse, & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue neuve, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulyffe, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge ;

gorge ; le sang qui coule à gros bouillons de sa large playe étouffe sa voix ; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flotans sur leur cou, l'emportent çà & là : il tombe de dessus son char , les yeux fermés à la lumière , & la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui , il donna aussitôt son corps à ses domestiques , & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée : mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans. Hilee qui avoit attelé à son char deux coursiers , semblables à ceux du Soleil , & nourris dans les vastes prairies qu'arrose Laufide. Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste. Crantor qui avoit été

296 TELEMAQUE,
hôte & ami d'Hercule, lorsque ce
fils de Jupiter , passant par l'Hef-
perie , y ôta la vie à l'infame Ca-
cus. Menecrate qui ressembloit ,
disoit-on , à Pollux dans la lutte.
Hyppocon Salapien qui imitoit
l'adresse & la bonne grace de
Castor pour mener un cheval. Le
fameux chasseur Eurimede tou-
jours teint du sang des ours & des
sangliers qu'il tuoit dans les som-
mets couverts de neiges du froid
Appenin, qui avoit été, disoit-on,
sicher à Diane , qu'elle lui avoit
appris elle-même à tirer des flê-
ches. Nicostrate vainqueur d'un
Geant , qui vomissoit le feu dans
les rochers du Mont Gargan.
Eleante qui devoit épouser la jeu-
ne Pholoé fille du fleuve Liris; el-
le avoit été promise par son pere à
celui qui la délivreroit d'un ser-
pent ailé , qui étoit né sur le bord
du fleuve, & qui devoit la dévorer
dans peu de jours, suivant la pré-
diction

dition d'un Oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit : mais il ne put goûter le fruit de sa victoire ; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée attendoit impatiemment Eleante , elle apprit qu'il avoit suivi Adraсте dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir , & accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour , les Dieux touchés de ses regrets , & par les prières du fleuve , mirent fin à sa douleur : A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans

298 TELEMAQUE,
le sein du fleuve , va joindre ses
eaux à celles du Dieu son pere :
mais l'eau de cette fontaine est
encore amere ; l'herbe du rivage
ne fleurit jamais , & on ne trouve
d'autre ombrage que celui des cy-
près sur ces tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit
que Telemaque répandoit de tous
côtés la terreur, le cherchoit avec
empressement; il esperoit de vain-
cre facilement le fils d'Ulysse
dans un âge encore si tendre, & il
menoit autour de lui trente Dau-
niens d'une force, d'une adresse, &
d'une audace extraordinaire, aux-
quels il avoit promis de grandes
récompenses, s'ils pouvoient dans
le combat faire périr Telemaque,
de quelque maniere que ce pût
être. S'il l'eût rencontré dans ce
moment du combat, sans doute
ces trente hommes environnant
le char de Telemaque, pendant
qu'Adraste l'auroit attaqué de
front,

front , n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adrasfe crut voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline , où il y avoit une foule de combattans ; il court , il vole , il veut se rassasier de sang : mais au lieu de Telemaque , il trouve le vieil Nestor , qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adrasfe dans sa fureur veut le percer , mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans , & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémissoit sous un monceau de corps morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone &

Mars avec les furies infernales ,
vêtues de robes toutes degoutan-
tes de sang, repaissoient leurs yeux
cruels de ce spectacle, & renouvel-
loient fans cesse la rage dans les
cœurs. Ces Divinitez ennemies
des hommes repoussioient loin des
deux partis la pitié genereuse , la
valeur modérée , la douce huma-
nité. Ce n'étoit plus dans cet amas
confus d'hommes acharnez les
uns sur les autres , que massacre ,
vengeance , desespoir & fureur
brutale. La sage & invincible Pal-
las elle-même l'ayant vû, fremit,
& recula d'horreur.

Cependant Philoctete mar-
chant à pas lents , & tenant dans
sa main les flêches d'Hercule ,
s'avançoit au secours de Nes-
tor. Adrasfe n'ayant pû atteindre
le divin vieillard , avoit lancé ses
traits sur plusieurs Pyliens , aus-
quels il avoit fait mordre la pouf-
siere. Déja il avoit abatu Eufilas
si

si léger à la course , qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devançoit dans son païs les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte. Pterelas qui avoit suivi Nestor au siege de Troye , & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force. Aristogiton , qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu secretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens , qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraсте d'un coup de lance le rendit immobile , & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraсте, comme les
épics

302 T E L E M A Q U E ,
épics dorez pendant la moisson
tombent sous la faux tranchante
d'un infatigable moissonneur, ou-
blioit le danger où il s'exposoit
inutilement. Sa vieillesse l'avoit
quitte, il ne songeoit plus qu'à sui-
vre des yeux Pisistrate son fils, qui
de son côté soutenoit avec ardeur
le combat pour éloigner le péril
de son pere : mais le moment fa-
tal étoit venu, où Pisistrate de-
voit faire sentir à Nestor combien
on est souvent malheureux d'a-
voir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lan-
ce si violent contre Adrasste , que
le Daunien devoit succomber ;
mais il l'évita ; & pendant que Pi-
sistrate ébranlé du faux coup qu'il
avoit donné , ramenoit sa lance ,
Adrasste le perça d'un javelot au
milieu du ventre. Ses entrailles
commencèrent à sortir avec un
ruisseau de sang ; son teint se flê-
trit comme une fleur que la main
d'une

d'une Nymphé a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déjà presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler & donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adrasle, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu si longtems ! Hélas ! cruelles destinées , pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos , ou au premier siege de Troye ? Je serois
mort

304 TELEMAQUE,
mort avec gloire & sans amertu-
me : maintenant je traîne une
vieillesse douloureuse, méprisée &
impuissante. Je ne vis plus que
pour les maux ; je n'ai plus de sen-
timent que pour la tristesse. O
mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher
fils Pisistrate ! quand je perdis ton
frere Antiloque, je t'avois pour me
consoler. Je ne t'ai plus , rien ne
me consolera ; tout est fini pour
moi. L'esperance , seul adoucisse-
ment des peines des hommes, n'est
plus un bien qui me regarde. An-
tiloque, Pisistrate, ô chers enfans !
je croi que c'est aujourd'hui que
je vous perds tous deux , la mort
de l'un rouvre la playe que l'au-
tre avoit faite au fond de mon
cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui
fermera mes yeux ? Qui recueil-
lira mes cendres ? O cher Pisistra-
te, tu es mort comme ton frere en
homme de courage ; il n'y a que
moi qui ne puis mourir.

En

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraсте & Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un leopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, & Philoctète tient en main une de ces flèches terri-

terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremediabiles. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adrasle, ne put souffrir qu'il perît si-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adrasle étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien , plus beau que le fameux Niree , dont la beauté ne cedit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa
bou-

Bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre & si délicat tout à coup se défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémissirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la poussiere. Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat ; il perdoit son sang & ses forces ; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveler ses douleurs ; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pû le guerir entierement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez

308 **TELEMAQUE,**
menez avec lui pour fonder Peti-
lie , l'enleve du combat dans le
moment où Adraste l'auroit sans
peine abatu à ses pieds. Adraste ne
trouve plus rien qui ose lui résis-
ter , ni retarder la victoire. Tout
tombe , tout s'enfuit : c'est un tor-
rent qui ayant surmonté ses bords ,
entraîne par ses vagues furieuses
les moissons , les troupeaux , les
Berger & les Villages.

Telemaque entendit de loin les
cris des vainqueurs , & il vit le des-
ordre des siens qui fuyoient de-
vant Adraste , comme une troupe
de cerfs timides traversent les
vastes campagnes, les bois, les mon-
tagnes , & les fleuves mêmes les
plus rapides, quand ils sont pour-
suivis par des chasseurs. Telema-
que gémit, l'indignation paroît
dans ses yeux , & il quitte les lieux
où il avoit combattu longtems a-
vec tant de danger & de gloire. Il
court pour soutenir les siens ; il
s'avan-

s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sçai combien de funestes présages le font frémir, & ce qui l'anime est plutôt un desespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencèrent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit : une pâleur de défaillance

310 TELEMAQUE,
lance & une sueur froide se répand-
doient dans tous ses membres ; sa
voix enrouée & hésitante ne pou-
voit achever aucune parole , ses
yeux pleins d'un feu sombre &
étincelant paroissoient sortir de
sa tête : on le voyoit comme
Oreste agité par les Furies ; tous
ses mouvemens étoient convul-
sifs. Alors il commence à croire
qu'il y a des Dieux. Il s'imagine
les voir irritez & entendre une
voix sourde qui sort du fond de
l'abîme pour l'appeller dans le
noir Tartare. Tout lui fait sentir
une main celeste & invisible sus-
pendue sur sa tête , qui alloit s'ap-
pesantir pour le frapper ; l'esper-
ance étoit éteinte au fond de son
cœur ; son audace se dissipoit com-
me la lumière du jour disparoît
quand le Soleil se couche dans
le sein des ondes , & que la ter-
re s'enveloppe des ombres de la
nuit.

L'impie

L'impie Adraſte trop long-
tems ſouffert ſur la terre , ſi
les hommes n'euffent eu be-
ſoin d'un tel châtiment. L'im-
pie Adraſte touchoit enfin à
ſa derniere heure. Il court force-
né audevant de ſon inévitable
deſtin ; l'horreur , les cuiſans re-
mords, la conſternation, la fureur,
la rage, le deſeſpoir , marchent a-
vec lui. A peine voit-il Telema-
que , qu'il croit voir l'Averne qui
s'ouvre & les tourbillons de fla-
mes qui ſortent du noir Phlege-
ton prêtes à le dévorer. Il s'écrie,
& ſa bouche demeure ouverte
ſans qu'il puiſſe prononcer aucu-
ne parole. Tel qu'un homme dor-
mant , qui dans un ſonge affreux
ouvre la bouche & fait des efforts
pour parler : mais la parole lui
manque toujours, & il la cherche
en vain. D'une main tremblante
& précipitée Adraſte lance ſon
dard contre Telemaque. Celui-
ci

312 **TELEMAQUE,**
ci intrépide comme l'ami des
Dieux se couvre de son bouclier :
il semble que la victoire le cou-
vrant de ses aîles tient déjà une
couronne suspendue audessus de
sa tête ; le courage doux & pai-
sible reluit dans ses yeux : on le
prendroit pour Minerve même,
tant il paroît sage & mesuré au
milieu des plus grands périls ; le
dard lancé par Adrasfe est repous-
sé par le bouclier. Alors Adrasfe
se hâte de tirer son épée, pour ôter
au fils d'Ulysse l'avantage de lan-
cer son dard à son tour. Telema-
que voyant Adrasfe l'épée à la
main, se hâte de la mettre aussi,
& laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux
combattre de près, tous les au-
tres combatans en silence mirent
bas les armes pour les regarder
attentivement, & on attendit de
leur combat la destinée de toute la
guerre. Les deux glaives brillans
com-

comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassez, jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adrasie n'avoit encore rien perdu de sa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adrasie fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les Dieux, mon-

314 **TELEMAQUE**,
tra une lâche crainte de la mort ;
il a honte de demander la vie, & il
ne peut s'empêcher de témoigner
qu'il la desire : il tâche d'émou-
voir la compassion de Telemaque.
Fils d'Ulyssé, lui dit-il ; enfin c'est
maintenant que je connois les jus-
tes Dieux ; ils me punissent com-
me je l'ai mérité, il n'y a que le
malheur qui ouvre les yeux des
hommes pour voir la vérité : je
la vois, elle me condamne ; mais
qu'un Roi malheureux vous fasse
souvenir de votre pere qui est loin
d'Ithaque , & qu'il touche votre
cœur.

Telemaque qui le tenant sous
ses genoux avoit le glaive déjà le-
vé pour lui percer la gorge , ré-
pondit aussitôt : Je n'ai voulu que
la victoire & la paix des Nations
que je suis venu secourir ; je n'aime
point à répandre le sang. Vivez
donc, Adraсте ; mais vivez pour
réparer vos fautes : rendez tout

ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hesperie que vous avez souillé par tant de massacres & de trahisons ; vivez , & devenez un autre homme ; apprenez par votre chute que les Dieux sont justes ; que les méchans sont malheureux , qu'ils se trompent , en cherchant la félicité dans la violence , dans l'inhumanité & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Metrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Telemaque laisse relever Adraste , & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussitôt Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse , qu'il eut percé les armes de Telema-

316 TELEMAQUE,

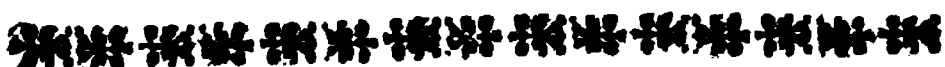
que ; si elles n'eussent été divines. En même tems Adrasfe se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adrasfe. Adrasfe craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se presentent à son passage. Mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi, il le saisit d'une main victorieuse, il le ren-

verse, & comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorant la campagne, il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châiment de ses crimes.

Fin du vingtième Livre.

62

67



LES AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A Peine Adraste fut mort que tous les Dauniens , loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en signe de paix & de réconciliation. Metrodore , fils d'Adraste ; que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation , d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens , & auquel il se confia dans sa fuite ,

320 TELEMAQUE,
ne songea qu'à le trahir pour son
propre intérêt ; il le tua par der-
riere pendant qu'il fuyoit , lui
coupa la tête , & la porta dans le
camp des alliez , esperant une
grande récompense d'un crime
qui finissoit la guerre. Mais on
eut horreur de ce scelerat , & on
le fit mourir. Telemaque ayant vu
la tête de Metrodore, qui étoit un
jeune homme d'une merveilleuse
beauté, & d'un naturel excellent,
que les plaisirs & les mauvais
exemples avoient corrompu , ne
pût retenir ses larmes. Helas ! s'é-
cria-t-il, voilà ce que fait le poison
de la prospérité pour un jeune
Prince ; plus il a d'élevation & de
vivacité , plus il s'éloigne de tous
ses sentimens de vertu ; & main-
tenant je serois peut-être de mê-
me , si les malheurs où je suis né ,
graces aux Dieux , & les instruc-
tions de Mentor ne m'avoient ap-
pris à me moderer.

Les

Les Dauniens assemblez demandèrent comme l'unique condition de paix , qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation , qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran ; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre , & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource , cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie , & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles , mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Longtems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens , rien ne paroît affoibli, tout est uni , rien ne s'ébranle ; cependant

O 5

322 **TELEMAQUE,**
dant tous les soutiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus; elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Daumiens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié

si inespérée , & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil , parceque la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil , qui charme les plus cuisantes peines ; l'espérance qui est la vie du cœur de l'homme , étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumière même lui étoit odieuse ; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps , & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain , son cœur en défaillance

324 **TELEMAQUE,**
étoit dégoûté de toute amitié ;
comme un malade est dégoûté
des meilleurs alimens. A tout ce
qu'on pouvoit lui dire de plus tou-
chant, il ne répondoit que par des
gémissemens & des sanglots. De
tems en tems on l'entendoit dire :
O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate ,
mon fils, tu m'appelles ! Je te suis,
Pisistrate , tu me rendras la mort
douce, ô mon cher fils : je ne de-
sire plus pour tout bien que de te
revoir sur les rives du Styx. Puis il
passoit des heures entieres sans
prononcer aucune parole , mais
gémissant , levant les mains & les
yeux noyez de larmes vers le
Ciel.

Cependant les Princes assem-
blez attendoient Telemaque qui
étoit auprès du corps de Pisistra-
te. Il répandoit sur son corps des
fleurs à pleines mains ; il y ajoû-
toit des parfums exquis & versoit
des larmes ameres. O mon cher
com-

compagnon , lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos , de t'avoir suivi à Sparte , de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie. Je te dois mille & mille soins ; je t'aimois , tu m'aimois aussi : j'ai connu ta valeur , elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Helas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroit été semblable à celle de ce Vieillard , l'admiration de toute la Grece : Tu avois déjà cette douce insinuation , à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois : ces manieres naïves de raconter , cette sage modération , qui est un charme pour appaiser les esprits irrités : cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu
par

326 TELEMAQUE,
parlois, tous prêtoient l'oreille,
tous étoient prévenus, tous a-
voient envie de trouver que tu
avois raison ; ta parole simple &
sans faste couloit dans les cœurs
comme la rosée sur l'herbe nais-
sante. Helas ! tant de biens que
nous possédions il y a quelques
heures nous sont enlevés pour ja-
mais ! Pisistrate, que j'ai embrassé
ce matin, n'est plus ; il ne nous en-
reste qu'un douloureux souvenir.
Au moins si tu avois fermé les
yeux de Nestor, & non pas que
nous eussions fermé les tiens, il ne
verroit pas tout ce qu'il voit, & il
ne feroit pas le plus malheureux
de tous les peres.

Après ces paroles Telemaque
fit laver la playe sanglante qui
étoit dans le côté de Pisistrate. Il
le fit étendre sur un lit de pour-
pre, où la tête panchée avec la
pâleur de la mort, il ressembloit à
un jeune arbre, qui ayant couvert
la

La terre de son ombre , & poussée
 vers le Ciel ses rameaux fleuris , a
 été entamé par le tranchant de la
 Coignée d'un bucheron. Il ne tient
 plus à sa racine ni à la terre , mere
 féconde qui nourrit ses tiges dans
 son sein : il languit, sa verdure s'ef-
 face ; il ne peut plus se soutenir ,
 il tombe ; ses rameaux qui ca-
 choient le Ciel , traînent sur la
 poussiere, flétris, & desseichez ; il
 n'est plus qu'un tronc abattu &
 dépouillé de toutes ses graces..
 Ainsi Pisistrate en proye à la mort
 étoit déjà emporté par ceux qui
 devoient le mettre dans le bu-
 cher fatal. Déjà la flame mon-
 roit vers le Ciel. Une troupe de
 Pyliens , les yeux baissés & pleins
 de larmes, leurs armes renversées,
 le conduisoient lentement. Le
 corps est bientôt brûlé , les cen-
 dres sont mises dans une urne
 d'or ; & Telemaque qui prend soin
 de tout, confie cette urne comme
 un

328 TELEMAQUE,
un grand tresor à Callimaque, qui
avoit été le gouverneur de Pisif-
trate. Gardez, lui dit-il, ces cen-
dres, tristes, mais précieux restes
de celui que vous avez aimé. Gar-
dez-les pour son pere; mais atten-
dez à les lui donner quand il aura
assez de force pour les demander:
ce qui irrite la douleur en un
tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans
l'assemblée des Rois liguez, où
chacun garda le silence pour l'é-
couter, dès qu'on l'apperçut; il en
rougit, & on ne pouvoit le faire
parler. Les louanges qu'on lui
donna par des acclamations pu-
bliques sur tout ce qu'il venoit de
faire, augmentèrent sa honte; il
auroit voulu se pouvoir cacher:
ce fut la premiere fois qu'il parut
embarassé & incertain. Enfin il
demanda comme une grace, qu'on
ne lui donnât plus aucune louan-
ge. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les
aime,

àime, sur tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux ; il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans, sont ceux qui se font fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Telemaque

330 TELEMAQUE,
maque ne répondit plus rien à
ceux qui continuoient de l'élever
jusqu'au Ciel, & par un air d'in-
difference il arrêta bientôt les
louanges qu'on lui donnoit. On
commença à craindre de le fâ-
cher en le louant; mais l'admira-
tion augmenta, tout le monde sa-
chant la tendresse qu'il avoit té-
moignée à Pisistrate, & le soin
qu'il avoit pris de lui rendre les
derniers devoirs. Toute l'armée
fut plus touchée de ces marques
de la bonté de son cœur, que de
tous les prodiges de sagesse & de
valeur qui venoient d'éclater en
lui. Il est sage, il est vaillant, se di-
soient-ils en secret les uns aux au-
tres: il est l'ami des Dieux, & le
vrai Heros de notre âge. Il est au-
dessus de l'humanité, mais tout
cela n'est que merveilleux, tout
cela ne fait que nous étonner. Il
est humain, il est bon, il est ami
fidele & tendre; il est compatif-
sant,

fant, liberal, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinèrent qu'il falloit partager entre eux ce país comme une terre conquise. On offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présents de Bacchus, & les fruits toujours verts de l'olivier consacré à
Mi.

Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune; ni votre mere que ses Amans possèdent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace & de Theessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices; qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre & de

de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez , sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets , injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même , n'y regardant que sa propre autorité , ses plaisirs & sa gloire ; on est impie , on est tyran, on est le fleau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles pour leur propre bien ; on est moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine qui est infinie , & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau , qui le défend des loups
en

334 TELEMAQUE,
en exposant sa vie, qui veille nuit
& jour pour le conduire dans les
bons pâturages, n'a point d'envie
d'augmenter le nombre de ses
moutons, & d'enlever ceux du
voisin; ce seroit augmenter sa
peine. Quoique je n'aye jamais
gouverné, ajoûtoit Telemaque;
j'ai appris par les loix, & par les
hommes sages qui les ont faites,
combien il est pénible de condui-
re les Villes & les Royaumes. Je
suis donc content de ma pauvre
Ithaque; quoiqu'elle soit petite
& pauvre, j'aurai assez de gloire,
pourvu que j'y regne avec justice;
piété, & courage; encore même
n'y regnerai-je que trop tôt. Plai-
se aux Dieux, que mon pere écha-
pé à la fureur des vagues, y puisse
regner jusqu'à la plus extrême
vieillesse, & que je puisse appren-
dre longtems sous lui comment
il faut vaincre ses passions pour sa-
voir moderer celles de tout un
peuple. En-

Ensuite Telemaque dit : Ecoutez , ô Princes assemblez ici , ce que je croi vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice , il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré , vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples , loin de vous attaquer , vous beniront sans cesse , & le Roi & le peuple feront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire , vous voulez partager leur país entre vous , voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guerre ;

re ; il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flâterez, vous serez téméraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils sont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre

tre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie, contre l'usurpateur Adraсте, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; voici comment.

Considérez que cette entreprise vous détruira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la

source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O Princes ! ô Rois ! Vous voyez que je vous parle sans intérêt. Écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûe en nul autre, & que

que tous les Princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît heroïque en lui; on voit aisément qu'il a longtems souffert, & que son grand courage l'a mis audessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du païs qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre; si on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté, il a de-

340 TELEMAQUE,
mandé à être conduit vers ceux
qui gouvernent dans cette côte
de l'Hesperie, & on l'amene ici
pour le faire parler aux Rois as-
semblez.

A peine ce discours fut-il ache-
vé, qu'on vit entrer cet inconnu
avec une majesté qui surprit tou-
te l'assemblée. On auroit crû fa-
cilement que c'étoit le Dieu Mars,
quand il assemble sur les monta-
gnes de la Thrace ses troupes san-
guinaires. Il commença à parler
ainsi :

O vous, Pasteurs des peuples,
qui êtes sans doute assemblez ici
pour défendre la patrie contre ses
ennemis, ou pour faire fleurir les
plus justes loix, écoutez un hom-
me que la fortune a persécuté. Fas-
sent les Dieux que vous n'éprou-
viez jamais de semblables mal-
heurs. Je suis Diomedes Roi d'E-
tolie qui blessai Venus au siege de
Troye. La vengeance de cette
Déesse

Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents & des flots , qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute espérance de revoir mon Roiaume, ma famille, & cette douce lumière du pais où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers : si vous êtes sensibles à la compassion , ne me refusez pas dans ces vastes pais quelque coin de terre infertile , quelques deserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez , pour y fonder avec mes compagnons une Ville

P 3

qui

342 T E L E M A Q U E ,
qui soit du moins une triste image
de notre patrie perdue. Nous ne
demandons qu'un peu d'espace
qui vous soit inutile. Nous vivrons
en paix avec vous dans une étroite
alliance ; vos ennemis seront
les nôtres ; nous entrerons dans
tous vos intérêts ; nous ne deman-
dons que la liberté de vivre selon
nos loix.

Pendant que Diomedé parloit
ainsi , Telemaque ayant les yeux
attachez sur lui , montra sur son
visage toutes les differentes pas-
sions. Quand Diomedé commen-
ça à parler de ses longs malheurs ,
il espera que cet homme majes-
tueux seroit son pere. Aussitôt qu'il
eut déclaré qu'il étoit Diomedé ,
le visage de Telemaque se flétrit
comme une belle fleur que les
noirs aquilons viennent de ternir
de leur souffle cruel. Ensuite les pa-
roles de Diomedé qui se plaignoit
de la longue colere d'une Divini-
té ,

té , l'attendrissent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie , coulèrent sur ses joues, & il se jeta tout-à-coup sur Diomedé pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu , & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs , il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger , je puis, ô grand Diomedé, (car mal-

gré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance , je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats.) Je puis , ô le plus invincible de tous les Grecs , après Achille, vous procurer quelque secours. Ces Princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes ; il leur manque quelque chose tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler , puisque les Dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font , & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines. Pen-

Pendant qu'il parloit, Diomedé étonné le regardoit fixement , & sentoît son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été longtems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulyssé , disoit Diomedé , je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrassa aussi le grand fils de Tidée ; ils se racontotent leurs tristes aventures ; ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor , il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allèrent aussitôt

P 5 dans

346 TELEMAQUE,
dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomedes, tant la tristesse abatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomedes pleura avec lui, & leur entrevûe fut pour le Vieillard un redoublement de douleur : mais peu à peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomedes.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomedes le païs d'Arpi, & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adrasfe par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur
que

que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins : mais les hommes qui haïssent la verité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchez, ni de leur sincerité, ni de leur zele, ni de leur desintéressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adrasfe contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit

si longtems menacé , n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconveniens. Polydamas lui étoit insupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir , à vivre de peu , à se nourrir tranquillement de la vérité , à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un désert , où un rocher en demi-voute lui servoit de toit.

Un

Un ruisseau qui tomboit de la montagne appaifoit fa foif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec ufure , & ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement des fruits & des légumes en abondance , mais encore toutes fortes de fleurs odoriférantes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes , quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit , plus il croyoit voir de près sa chute irremédiable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes , & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue , sont les avant-coureurs du renversement

350 **TELEMAQUE,**
sèment des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraсте, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévûe, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire regner. Il y avoit déjà quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Telemaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer par-tout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable, non seulement dans les Nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les

Les Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sçait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Telemaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, sçait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adrasfe; il en a prévu les suites funestes. Un Prince foible, & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoît-
tra,

352 **TELEMAQUE,**
tra , & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & sans experience , ne verra que par les yeux d'un favori passionné , ou d'un Ministre flatteur , inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui , car il ne pourra jamais être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole , il vous réduira bientôt à cette extrémité , qu'il faudra , ou que vous le fassiez périr , ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens , & de leur donner un Roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens : qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent

rent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, effeminé & mal instruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si vive & si artificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de notre Nation. Aussi pouvons-nous protester à la face
des

354 T E L E M A Q U E ,
des justes Dieux , que les fleuves
remonteront vers leurs sources ,
avant que nous cessions d'aimer
des Rois si-bien faisans. Puissent
se ressouvenir nos derniers neveux
du bienfait que nous recevons
aujourd'hui , & de renouveler de
generation en generation la paix
de l'âge d'or dans toute la côte de
l'Hesperie !

Telemaque leur proposa ensuite
de donner à Diomedes les cam-
pagnes d'Arpi , pour y fonder une
Colonie. Ce nouveau peuple, leur
disoit-il, vous devra son établisse-
ment dans un país que vous n'oc-
cupez point. Souvenez-vous que
tous les hommes doivent s'entr'-
aimer ; que la terre est trop vaste
pour eux ; qu'il faut bien avoir des
voisins , & qu'il vaut mieux en
avoir qui vous soient obligez de
leur établissement. Soyez touchéz
du malheur d'un Roi qui ne peut
retourner dans son país. Polyda-
mas

mas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son desert & pour le faire regner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliés en furent ravis, parce

356 TELEMAQUE,
parceque cette Colonie des Grecs
pourroit secourir puissamment le
parti des allies , si jamais les Dau-
niens vouloient renouveler les
usurpations dont Adrasle avoit
donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne songèrent
qu'à se séparer.

Telemaque les larmes aux yeux
partit avec sa troupe , après avoir
embrassé tendrement le vaillant
Diomedes , le sage & inconsolable
Nestor , & le fameux Philoctete ,
digne heritier des flèches d'Her-
cule.

Fin du vingt-unième Livre.

LES

Ulysse revient à Salente .



LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXII.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il esperoit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & deserte, cultivée comme

358 TELEMAQUE,
me un jardin, & pleine d'ouvriers
diligens ; il reconnut l'ouvrage &
la sagesse de Mentor ; ensuite en-
trant dans la ville , il remarqua
qu'il y avoit moins d'Artisans
pour les délices de la vie, & beau-
coup moins de magnificence. Te-
lemaque en fut choqué ; car il ai-
moit naturellement toutes les
choses qui ont de l'éclat & de la
politesse : mais d'autres pensées
occupèrent aussitôt son esprit. Il
vit de loin venir à lui Idomenée
avec Mentor. Aussitôt son cœur
fut ému de joie & de tendresse :
malgré tous les succès qu'il avoit
eus dans la guerre contre Adraf-
te, il craignoit que Mentor ne fût
pas content de lui ; & à mesure
qu'il s'avançoit, il cherchoit dans
les yeux de Mentor, pour voir s'il
n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idomenée embrassa
Telemaque comme son propre
fils ; ensuite Telemaque se jetta
au

au cou de Mentor , & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes : mais elles vous ont servi à vous connoître , & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes , que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur , & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même , & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire , c'est de louer les Dieux , & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses : mais avouez la vérité , ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter , & par votre promptitude ,
&

360 TELEMAQUE,
& par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtes avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâti-

bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez ; les arts languissent , la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en sou-
riant : Avez-vous remarqué l'état
de la campagne autour de la vil-
le ? Oui , reprit Telemaque ; j'ai
vû par tout le labourage en hon-
neur , & les champs défrichés.
Lequel vaut mieux , ajouta Men-
tor , ou une ville superbe en mar-
bre , en or & en argent , avec une
campagne negligée & sterile ; ou
une campagne cultivée & fertile ,
avec une ville mediocre & mode-
ste dans ses mœurs ? Une grande
ville fort peuplée d'artisans occu-
pez à amolir les mœurs par les dé-
lices de la vie , quand elle est en-
tourée d'un Royaume pauvre &
mal cultivé , ressemble à un mon-
stre dont la tête est d'une grosseur
énorme , & dont tout le corps ex-
tenué & privé de nourriture n'a

aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple , & l'abondance des alimens qui forme la vraie force & la vraie richesse d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple innumérable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son païs ; tout son païs n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne , les hommes qui manquoient à la campagne , & qui étoient superflus dans la ville. De plus , nous avons attiré dans ce païs beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient ; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture
de

de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la mollesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bientôt renversé son Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchû, sera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses

Q₂

dans

364 TELEMAQUE,
dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède ; la première est une autorité injuste & trop violente dans les Rois. La seconde est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez absolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout, mais à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance ; ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les sages s'enfuient, se cachent, & gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance
sance

sance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource ; rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idomenée étoit gâté jusqu'au fond du cœur ; par cette autorité si flatteuse il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous aient envoyez ici pour le desabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes ; encore a-t-il falu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe ; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que

368 **TELEMAQUE,**
de bien veulent paroître en avoir.
Ils dépensent comme s'ils en a-
voient : on emprunte, on trompe ,
on use de mille artifices indignes
pour parvenir : mais qui remedie-
ra à ces maux ? Il faut changer le
goût & les habitudes de toute une
Nation ; il faut lui donner de nou-
velles loix. Qui le pourra entre-
prendre , si ce n'est un Roi Philo-
sophe , qui sçache par l'exemple
de sa propre moderation faire
honte à tous ceux qui aiment une
dépense fastueuse , & encourager
les sages , qui seront bien aises
d'être autorisez dans une honnê-
te frugalité ?

Telemaque écoutant ce dis-
cours étoit comme un homme
qui revient d'un profond som-
meil ; il sentoit la verité de ces
paroles , & elles se gravoient dans
son cœur , comme un savant Sculp-
teur imprime les traits qu'il veut
sur le marbre , en sorte qu'il lui
donne

donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien : mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville ; ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Ces succès sont toujours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux,

lequel

Qu

tout

370 **TELEMAQUE**,
tout est pur, tout est aimable, tout
marque une autorité qui est au-
dessus de l'homme : quand les
hommes veulent de la gloire, que
ne la cherchent-ils dans cette ap-
plication à faire du bien ? O qu'ils
s'entendent mal en gloire, d'en
espérer une solide, en ravageant la
terre, & en répandant le sang hu-
main ! Mentor montra sur son vi-
sage une joie sensible de voir Te-
lemaque si desabusé des victoires
& des conquêtes, dans un âge où
il étoit si naturel, qu'il fût enyvré
de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est
vrai que tout ce que vous voyez
ici est bon & louable : mais fachez
qu'on pourroit faire des choses
encore meilleures. Idoménée mo-
dère ses passions, & s'applique à
gouverner son peuple : mais il ne
laisse pas de faire encore bien des
fautes, qui sont les suites malheu-
reuses de ses fautes anciennes.

Quand

Quand les hommes veulent quitter le mal , le mal semble encore les poursuivre longtems ; il leur reste de mauvaises habitudes , un naturel affoibli , des erreurs inveterées , & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés : ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée , parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idomenée, continuoit Mentor , est sage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail , & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui est au-dessus des hommes , ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en

372 **TELEMAQUE,**
venir à bout , ou de vouloir persuader au monde qu'en en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui ; il ne faut pas qu'il fasse le détail ; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places , & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume

fume le tems & la liberté d'esprit; nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre, & reposé : il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses ; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminez par le present, sans étendre leurs vûes sur un avenir éloigné; ils sont toujours entraînez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle retreffit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement,

374 TELEMAQUE ,

nement , c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux , & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait , pourvû qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la court ni au portail ; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur , est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas sçû penser

ter avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein general de tout son ouvrage ; c'est un caractere d'esprit court & subalterne ; quand on est né avec ce genie borné au détail , on n'est propre qu'à executer sous autrui. N'en doutez pas , ô mon cher Telemaque, le gouvernement d'un Roiaume demande une certaine harmonie comme la musique , & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail sont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement , n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui
qui

376 TELEMAQUE,
qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire : qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hasard.

: Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement

ment ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile, éteindroit tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irregulièrement & par saillies , suivant que son goût le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs , & à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses Elèves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis , qui donnent de la noblesse , de la vie, & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées , & les sentimens des Heros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siècles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espece d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il faille moins d'éle-

378 TELEMAQUE,
d'élevation de génie , & d'efforts
de pensées pour faire un grand
Roi , que pour faire un bon pein-
tre ? Concluez donc que l'occu-
pation d'un Roi doit être de pen-
ser, de former de grands projets ,
& de choisir les hommes propres
à executer sous lui.

Telemaque lui répondit : Il me
semble que je comprends tout ce
que vous me dites : mais si les cho-
ses alloient ainsi , un Roi seroit
souvent trompé , n'entrant point
par lui-même dans le détail. C'est
vous-même qui vous trompez, re-
partit Mentor ; ce qui empêche
qu'on ne soit trompé, c'est la con-
noissance generale du gouverne-
ment : les gens qui n'ont point de
principes dans les affaires , & qui
n'ont point de vrai discernement
des esprits , vont toujours comme
à tâtons ; c'est un hazard quand
ils ne se trompent pas : ils ne sa-
vent pas même précisément ce
qu'ils

qu'ils cherchent , ni à quoi ils doivent tendre : ils ne savent que se défier , & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs. qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement , & qui se connoissent en hommes , savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent , sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vûes pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans , ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûe le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompez , du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont, outre cela , au-dessus des petites jalousies

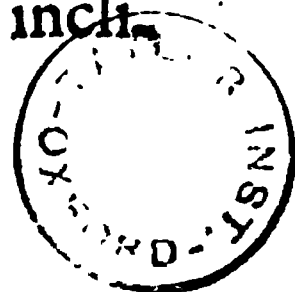
lousies qui marquent un esprit borné & une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires , puisqu'il faut s'y servir des hommes , qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irresolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses mediocres , les grandes ne laissent pas de s'acheminer ; & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut reprimer severement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux , & fait tout de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire , ni tout voir. Il ne doit faire que
les

Tes choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Telemaque : Les Dieux vous aiment , & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici , est fait , moins pour la gloire d'Idomenée , que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente , ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque , si vous répondez par vos vertus , à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idomenée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami , mais avec quelque peine , sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmez peut-être , lui dit-il , de prendre trop facilement des

incli-



qui me touche en elle , c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu , son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie , son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte ; son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Cretoises au son des flutes , on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts , elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes ; elle seule ne le sçait pas , & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles , on croiroit qu'elle est elle-même la

Divi-

384 TELEMAQUE,

Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vû offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux : elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor,
les

les Dieux à témoins que je suis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai , mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder , je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai , quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler , ni parler à son pere de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous seul , jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là ; mon cher Mentor , combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Telemaque, je conviens de cette différence ; Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, el-

le pourvoit à tout ; elle sçait se taire, & agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté : quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle comme un voyageur abattu par

les

les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque ; Antiopé est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non-plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenue ; elle ne parle que pour la nécessité ; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement ; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit venir ? elle parut les yeux baissés couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour moderer la colere d'Idomenée qui vouloit

388 TELEMAQUE,
faire punir rigoureusement un de
ses esclaves : d'abord elle entra
dans sa peine , puis elle le calma ;
enfin elle lui fit entendre ce qui
pouvoit excuser ce malheureux ,
& sans faire sentir au Roi qu'il
s'étoit trop emporté , elle lui ins-
pira des sentimens de justice & de
compassion. Thetis, quand elle fla-
te le vieux Nérée , n'appaise pas
avec plus de douceur les flots irri-
tez. Ainsi Antiope sans prendre
aucune autorité , & sans se préva-
loir de ses charmes , maniera un
jour le cœur de son époux , com-
me elle touche maintenant sa ly-
re quand elle en veut tirer les plus
tendres accords. Encore une fois,
Telemaque, votre amour pour el-
le est juste ; les Dieux vous la des-
tinent ; vous l'aimez d'un amour
raisonnable , il faut attendre qu'
Ulysse vous la donne. Je vous loue
de n'avoir pas voulu lui découvrir
vos sentimens ; mais sachez que si
vous

vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienseances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Telemaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or: fût-

390 **TELEMAQUE,**
elle bergere dans la froide Algir
de, au lieu qu'elle est fille d'un
Roi de Salente ; vous serez trop
heureux de la posséder.

Fin du vingt-deuxième Livre.

LES

sempaque aucte auaope aua anguer.



LES AVANTURES

D E

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXIII.

IDoménée qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il representa à Mentor qu'il ne pouvoit regler sans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conservateur, & Heliodore Prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées ; laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, &

392 **TELEMAQUE,**
qui sont inspirez pour être les In-
terpretes des Dieux. Employez
seulement votre autorité à étouf-
fer ces disputes dès leur naissance.
Ne montrez ni partialité, ni pré-
vention : contentez-vous d'ap-
puyer la décision quand elle sera
faite. Souvenez-vous qu'un Roi
doit être soumis à la Religion, &
qu'il ne doit jamais entreprendre
de la régler ; la Religion vient des
Dieux : elle est au-dessus des Rois.
Si les Rois se mêlent de la Reli-
gion, au lieu de la protéger, ils la
mettent en servitude. Les Rois
sont si puissans, & les autres hom-
mes sont si foibles, que tout sera en
péril d'être altéré au gré des
Rois, si on les fait entrer dans les
questions qui regardent les choses
sacrées. Laissez donc en pleine
liberté la décision aux amis des
Dieux, & bornez-vous à réprimer
ceux qui n'obéiroient pas à leur
jugement, quand il aura été pro-
noncé. En-

Ensuite Idomenée se plaint de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, & à interpreter les Loix : mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières ; elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous deviendroient inutiles : vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ;

R

vous

394 T E L E M A Q U E ,
vous ferez alors les veritables fon-
ctions de Roi.

On me presse encore, disoit Ido-
menée, de faire certains mariages.
Les personnes d'une naissance dis-
tinguée qui m'ont suivi dans tou-
tes les guerres, & qui ont perdu de
très-grands biens en me servant ,
voudroient trouver une espece de
récompense , en épousant certai-
nes filles riches ; je n'ai qu'un mot
à dire pour leur procurer ces éta-
blissemens. Il est vrai , répondoit
Mentor , qu'il ne vous en coûte-
roit qu'un mot : mais ce mot lui-
même vous coûteroit trop cher.
Voudriez-vous ôter aux peres &
aux meres la liberté & la consola-
tion de choisir leurs gendres , &
par consequent leurs heritiers ? Ce
seroit mettre toutes les familles
dans le plus rigoureux esclavage.
Vous vous rendriez responsable
de tous les malheurs domestiques
de vos Citoyens. Les mariages ont
assez

assez d'épines , sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fideles à récompenser , donnez-leur des terres incultes , ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinéz à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes , en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idomenée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites , disoit-il , se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent , & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Cedérai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas jus-

te, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idomenée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipentins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idomenée, à croire quelque arbitre ? ne suis-je pas Roi ? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi
par

par les parties vous accommode,
ou que le sort des armes décide.
Il n'y a point de milieu : si vous
entriez dans une République où
il n'y eût ni Magistrats ni Juges,
& où chaque famille se crût en
droit de se faire justice à elle-même
par violence sur toutes ses
prétentions contre ses voisins ;
vous déploreriez le malheur d'une
telle Nation , & vous auriez
horreur de cet affreux desordre ,
où toutes les familles s'armeroient
les unes contre les autres. Croyez-
vous que les Dieux regardent avec
moins d'horreur le monde entier,
qui est la République universelle,
si chaque peuple qui n'y est que
comme une grande famille , se
croit en plein droit de se faire par
violence justice à soi-même sur
toutes ses prétentions contre les
autres peuples voisins ? Un parti-
culier qui possède un champ, com-
me l'héritage de ses ancêtres , ne
peut

398 TELEM AQUE,

peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix , & par le jugement du Magistrat. Il seroit très-severement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions , sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des païs entiers , que pour les familles par rapport à quelques champs labourrez ? Sera-t-on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelque arpent de terre ? Sera-t-on juste , sera-t-on Heros quand on prend des Provinces ? Si on se prévient, si on se flâte, si on s'aveugle dans les petits interêts de particuliers , ne doit-on pas encore plus craindre de se flâter & de s'aveugler sur les
grands

grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on soi-même dans une matiere où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'un Roi qui se flâte sur ses prétentions , cause souvent des ravages , des famines , des massacres , des pertes , des dépravations de mœurs , dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculez. Un Roi qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui , ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occasions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le differend , il montre son équité , sa bonne foi , sa moderation : il publie les solides raisons , sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un mediateur amiable , & non un Juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément

400 **TELEMAQUE**,
glément à ses décisions : mais on
a pour lui une grande déférence :
il ne prononce pas une Sentence
en Juge Souverain ; mais il fait des
propositions , & on sacrifie quel-
que chose par ses conseils , pour
conserver la paix. Si la guerre
vient malgré tous les soins qu'un
Roi prend pour conserver la paix,
il a du moins alors pour lui le té-
moignage de sa conscience , l'es-
time de ses voisins , & la juste pro-
tection des Dieux. Idomenée tou-
ché de ces discours, consentit que
les Sipontins fussent médiateurs
entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous
les moyens de retenir les deux
étrangers lui échappoient , essaya
de les arrêter par un lien plus
fort. Il avoit remarqué que Tele-
maque aimoit Antiope, & il espéra
de le prendre par cette passion.
Dans cette vûe il la fit chanter
plusieurs fois pendant des festins ;
elle

elle le fit pour ne defobéir pas à son pere, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idomenée alla jufqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adrafte : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Telemaque ; elle s'en défendit avec respect, & son pere n'ofa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyffe ; il étoit tout ému. Idomenée qui avoit les yeux attachez sur lui, jouiffoit du plaisir de remarquer son trouble : mais Telemaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché : mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Telemaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé

402 TELEMAQUE,
captive dans l'isle de Calypso.
Pendant qu'Antiope chantoit, il
gardeoit un profond silence; dès
qu'elle avoit fini, il se hâtoit de
tourner la conversation sur quel-
qu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette
voye réussir dans son dessein, prit
enfin la résolution de faire une
grande chasse, dont il voulut don-
ner le plaisir à sa fille. Antiope
pleura, ne voulant point y aller :
mais il falut executer l'ordre de
son pere. Elle monte un cheval
écumant, fougueux, & sembla-
ble à ceux que Castor domptoit
pour les combats; elle le conduit
sans peine : une troupe de jeunes
filles la suit avec ardeur; elle pa-
roît au milieu d'elles comme Dia-
ne dans les forêts. Le Roi la voit,
& il ne peut se lasser de la voir. En
la voyant il oublie tous ses mal-
heurs passez. Telemaque la voit
aussi, & il est encore plus touché
de

de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon ; ses longues soies étoient dures & herissées comme des dards ; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu : son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditions, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes : ses défenses longues & crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope legere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule ; le sang de
l'animal

404 **TELEMAQUE**,
l'animal farouche ruisselle, & le
rend plus furieux : il se tourne
vers celle qui l'a blessé. Aussitôt
le cheval d'Antiope malgré sa
fierté fremit & recule ; le sanglier
monstrueux s'élance contre lui ,
semblable aux pesantes machines,
qui ébranlent les murailles des
plus fortes villes. Le coursier chan-
celle, & est abattu. Antiope se
voit par terre hors d'état d'éviter
le coup fatal de la défense du san-
glier animé contre elle ; mais Te-
lemaque attentif au danger d'An-
tiope, étoit déjà descendu de che-
val plus prompt que les éclairs ;
il se jette entre le cheval abattu,
& le sanglier, qui revient pour
venger son sang : il tient dans ses
mains un long dard, & l'enfonce
presque tout entier dans le flanc
de l'horrible animal qui tombe
plein de rage.

A l'instant Telemarque en cou-
pe la hure, qui fait encore peur
quand

quand on la voit de près , & qui étonne tous les chasseurs ; il la presente à Antiope ; elle en rougit ; elle consulte des yeux son pere , qui après avoir été saisi de frayeur , est transporté de joie de la voir hors du péril , & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Telemaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand , car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé , qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux , & Telemaque qui vit son embarras , n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyssé d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope sans lui répondre , entra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes , où elle remonta à cheval.

Idomée

Idomenée auroit dès ce moment promis sa fille à Telemaque : mais il espéra d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crût même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idomenée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Telemaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idomenée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor qui regloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui
faire

faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Telemaque ; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner ; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir, le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se dessechoit, il se consumoit par ses inquietudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la sève coule pour sa nourriture, cet arbre que les vents n'ont

408 TELEMAQUE;

n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du Laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches séches. Tel parut Idomenée dans sa douleur.

Telemaque attendri n'osoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré longtems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à com-

compatir à ceux des autres : sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse : mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telema-

410 TELEMAQUE,
que, que j'aimerois mieux qu'Ido-
menée apprit notre départ par
vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous
vous trompez, mon cher Telema-
que ; vous êtes né comme les en-
fans des Rois, nourris dans la pour-
pre, qui veulent que tout se fasse à
leur mode, & que toute la nature
obéisse à leur volonté, mais qui
n'ont pas la force de résister à
personne en face. Ce n'est pas
qu'ils se soucient des hommes, ni
qu'ils craignent par bonté de les
affliger, mais c'est pour leur pro-
pre commodité ; ils ne veulent
point voir autour d'eux des visa-
ges tristes & mécontents. Les pei-
nes & les misères des hommes ne
les touchent point, pourvu qu'el-
les ne soient pas sous leurs yeux ;
s'ils en entendent parler, ce dis-
cours les importune & les attris-
te : pour leur plaire il faut toujours
leur

leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, déromper quelqu'un, résister aux prétentions, & aux passions injustes d'un homme importun? ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir; on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'a-

..

pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance , & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité , on les mene loin ; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez , & ils le sont toujours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes , qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien , rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point , ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point

point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa presence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idomenée, apprenez dans cette occasion à être tendre , & fermez tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la necessité de votre départ.

Telemaque n'osoit ni résister à Mentor , ni aller trouver Idomenée , il étoit honteux de sa crainte , & n'avoit pas le courage de la surmonter ; il hesitoit , il faisoit deux pas , & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de differer : mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole , & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens , ce libérateur de la grande Hesperie, & ce fils du sage Ulyssé, qui doit

414 **TELEMAQUE,**
être après lui l'oracle de la Gre-
ce ? Il n'ose dire à Idomenée qu'il
ne peut plus retarder son retour
dans sa patrie pour revoir son pe-
re. O peuple d'Ithaque ! combien
seriez-vous malheureux un jour, si
vous aviez un Roi que la mauvai-
se honte domine, & qui sacrifie les
plus grands intérêts à ses foiblesses
sur les plus petites choses. Voyez,
Telemaque, quelle difference il y
a entre la valeur dans les combats
& le courage dans les affaires : vous
n'avez point craint les armes d'A-
draste, & vous craignez la tristesse
d'Idomenée. Voilà ce qui desho-
nore les Princes, qui ont fait les
plus grandes actions : après avoir
paru des Heros dans la guerre, ils
se montrent les derniers des hom-
mes dans les actions communes
où d'autres se soutiennent avec
vigueur.

Telemaque sentant la verité de
ces

ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, ses yeux baissés, languissans & abatus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre : il n'osoit le regarder, ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse on m'abandonne : Hé bien : je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Telemaque ? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement,

S 4

416 TELEMAQUE,

ment, Ithaque est en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mere ; demeurez ici : vous serez mon gendre & mon heritier ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir absolu : ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi, les destinées

me

me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je fasse ? Renoncerais-je à mon pere , à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquile, ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent , à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse sans esperance de votre Royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent , & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette

418 TELEMAQUE,
promesse que j'ai combattu pour
vous contre Adrafte avec les al-
liez ? Il est tems que je songe à ré-
parer mes malheurs domestiques.
Les Dieux qui m'ont donné à
Mentor, ont aussi donné Mentor
au fils d'Ulyffe pour lui faire rem-
plir les destinées. Voulez-vous que
je perde Mentor après avoir per-
du tout le reste ? Je n'ai plus ni
bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni
patrie assurée; il ne me reste qu'un
homme sage & vertueux, qui est
le plus précieux don de Jupiter.
Jugez vous-même si je puis y re-
noncer, & consentir qu'il m'aban-
donne ? Non, je mourrois plutôt ;
arrachez-moi la vie, la vie n'est
rien, mais ne m'arrachez pas Men-
tor.

A mesure que Telemaque par-
loit, sa voix devenoit plus forte, &
sa timidité disparoissoit. Idome-
née ne savoit que répondre, & ne
pou-

pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler , du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons , mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous ; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour ſauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidèlement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu , l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables , feront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le , ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jaloſie. Le plus grand ſervice que vous puſſiez en tirer, eſt

420 **TELEMAQUE,**
de l'obliger à vous dire tous vos
défauts sans adoucissement. Voilà
en quoi consiste le plus grand cou-
rage d'un bon Roi , que de cher-
cher de vrais amis qui lui fassent
remarquer ses fautes. Pourvû que
vous ayez ce courage , notre ab-
sence ne vous nuira point , & vous
vivrez heureux : mais si la flatterie
qui se glisse comme un serpent, re-
trouve un chemin jusqu'à votre
cœur pour vous mettre en défian-
ce contre les conseils desinteref-
sez, vous êtes perdu. Ne vous lais-
sez point abatre à la douleur ; mais
efforcez-vous de suivre la vertu.
J'ai dit à Philoctes tout ce qu'il
doit faire pour vous soulager &
pour n'abuser jamais de votre con-
fiance ; je puis vous répondre de
lui : les Dieux vous l'ont donné ,
comme ils m'ont donné à Telema-
que ; chacun doit suivre courageu-
sement sa destinée, il est inutile de
s'affli-

s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'esperance du secours des Dieux commencèrent à renaître aude-
dans de lui :

Hé

422 TELEMAQUE,

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans ;) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adrasfe. Allez tous deux, je n'ose plus parler,

ler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, foyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours , jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philocles qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Telemaque ; il les regardoit , il gémissoit , il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots ; on tend les cordages ,
on

424 TELEMAQUE,
on leve les voiles, le vent favorable se leve. Telemaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient long-tems ferrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisième Livre.

LES

Télémaque retrouve Ulysse .



L E S

A V A N T U R E S

D E

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXIV.

DEja les voiles s'enflent, on
 leve les ancres, la terre sem-
 ble s'enfuir, & le Pilote experi-
 menté apperçoit de loin les mon-
 tagnes de Leucate, dont la tête se
 cache dans un tourbillon de fri-
 mats glacez, & les monts Acroce-
 rauniens qui montrent encore un
 front orgueilleux au Ciel, après
 avoir été si souvent écrasé par la
 foudre.

Pen-

426 TELEMAQUE,

Pendant cette navigation, Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe , mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement , comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'aurore , mais qu'ensuite ils semblent sortir comme d'un cahos , quand la lumière qui croît insensiblement , les distingue , & leur rend , pour ainsi dire , leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les differens caracteres d'esprit , pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut

faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître , il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs sujets , les faire parler , les consulter , les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce , mon cher Telemaque , que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez : tout de même , parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux , qui ayent longtems étudié leurs caracteres ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits , & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes ?

428 **TELEMAQUE,**
Poëtes ? C'est la fréquente lecture,
& la reflexion avec des gens qui
avoient le goût de la Poësie. Qui
est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes , si on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art : il est question de les voir en particulier , de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secrètes qui y sont , de les tâter de tous côtez, de les soulager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes , il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite ,
pour

pour discerner ceux qui en ont ,
d'avec ceux qui n'en ont pas. On
ne cesse de parler de vertu & de
merite, sans savoir ce que c'est pré-
cisément que le merite & la vertu.
Ce ne sont que de beaux noms ,
que des termes vagues pour la
plupart des hommes, qui se font
honneur d'en parler à toute heu-
re. Il faut avoir des principes cer-
tains de justice, de raison, & de ver-
tu , pour connoître ceux qui sont
raisonnables & vertueux. Il faut
savoir les maximes d'un bon &
sage gouvernement pour connoî-
tre les hommes qui les ont, & ceux
qui s'en éloignent par une fausse
subtilité : en un mot , pour mesu-
rer plusieurs corps , il faut avoir
une mesure fixe : pour juger, il faut
avoir tout de même des principes
constans auxquels tous nos juge-
mens se réduisent. Il faut savoir
précisément quel est le but de la
vie humaine, & quelle fin on doit
se

se proposer en gouvernant les hommes : ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer , qui n'a point de Pilote , qui ne consulte point les astres , & à qui toutes les côtes voisines sont inconnues , il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes , faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu , ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre , elle leur paroît trop austere & indépendante : elle les effraye & les aigrit ;
ils

ils se tournent vers la flâterie ; dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre ; car les bons connoissent bien les méchans : mais les méchans ne connoissent point les bons , & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également ; ils se cachent, ils se renferment , ils sont jaloux sur les moindres choses , ils craignent les hommes , & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière , ils n'osent paroître dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veulent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénétre & devine tout , mais ils ne connoissent per-

432 TELEMAQUE,
personne. Les gens interessez qui
les obsèdent sont ravis de les voir
inaccessibles. Un Roi inaccessible
aux hommes l'est aussi à la vérité.
On noircit par d'infâmes rap-
ports , & on écarte de lui tout ce
qui pourroit lui ouvrir les yeux.
Ces sortes de Rois passent leur vie
dans une grandeur sauvage & fa-
rouche ; où craignant sans cesse
d'être trompez , ils le sont tou-
jours inévitablement , & méritent
de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à
un petit nombre de gens , on s'en-
gage à recevoir toutes leurs pas-
sions , & tous leurs préjugés. Les
bons même ont leurs défauts &
leurs préventions. De plus on est
à la merci des rapporteurs : nation
basse & maligne , qui se nourrit de
venin , qui empoisonne les choses
innocentes , qui grossit les petites ,
qui invente le mal plutôt que de
cesser de nuire , qui se joue pour
son intérêt de la défiance & de
l'in-

l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc , ô mon cher Telemaque , connoissez les hommes ; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu : ne vous livrez à aucun ; profitez de vos experiences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens ; car vous serez trompé quelquefois : apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme , servez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture , ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que

434 TELEMAQUE,
des trefors, mais ne les gâtez pas
en leur donnant un pouvoir sans
bornes. Tel eût été toujours ver-
tueux, qui ne l'est plus, parce que
son maître lui a donné trop d'au-
torité & de richesses. Quiconque
est assez aimé des Dieux pour
trouver dans tout un Royaume
deux ou trois vrais amis d'une sa-
gesse & d'une bonté constante,
trouve bientôt par eux d'autres
personnes qui leur ressemblent
pour remplir les places inférieu-
res. Par les bons auxquels on se
confie, on apprend ce qu'on ne
peut pas discerner par soi-même
dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Telemaque,
se servir des méchans quand ils
sont habiles, comme je l'ai oui dire
tant de fois ? On est souvent, ré-
pondit Mentor, dans la nécessité
de s'en servir. Dans une nation
agitée & en desordre, on trouve
souvent des gens injustes & arti-
ficeux

fideux qui sont déjà en autorité : ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes , ces hommes scelerats , parce qu'on les craint , & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vûe de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance , gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser , & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des negociations passageres. Traitez-les bien , engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles ; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus se-

crettes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins

moins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation ; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'espérance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère & l'im-

T 3 puissance



438 **TELEMAQUE,**
puissance de s'élever par la vertu ;
tentent de s'élever par le crime ?
Si donc vous attachez les récom-
penses & les honneurs au génie &
à la vertu , combien de sujets se
formeront d'eux-mêmes ! Mais
combien en formerez-vous, en les
faisant monter de degré en de-
gré , depuis les derniers emplois
jusqu'aux premiers ! Vous exerce-
rez leurs talens , vous éprouverez
l'étendue de leur esprit , & la sin-
cerité de leur vertu. Les hommes
qui parviendront aux plus hautes
places , auront été nourris sous
vos yeux dans les inférieures. Vous
les aurez suivis toute votre vie de
degré en degré : vous jugerez
d'eux , non par leurs paroles, mais
par toute la suite de leurs actions.
Pendant que Mentor raison-
noit ainsi avec Telemaque, ils ap-
perçurent un vaisseau Pheacien
qui avoit relâché dans une petite
isle deserte & sauvage , bordée de
rochers

rochers affreux. En même tems les vents se turent, les doux zéphirs mêmes semblèrent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abatues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs déjà fatiguez, étoit inutile; il faut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Pheaciens qui attendoient le vent, ne paroissent pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Pheacien;

440 TELEMAQUE,

c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abatu : il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Telemaque ; mais enfin il lui répondit : Ulyse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement ; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appelez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor,

m'a

m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor soupirant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les Princes modérez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croient des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est : c'est un songe pour eux, ils

T 5

n'ont

442. TELEMAQUE,
n'ont jamais vû la distance du
bien & du mal ; l'infortune seule
peut leur donner de l'humanité &
changer leur cœur de rocher en
un cœur humain. Alors ils sentent
qu'ils sont hommes, & qu'ils doi-
vent ménager les autres hommes
qui leur ressembtent. Si un incon-
nu vous fait tant de pitié , parce
qu'il est comme vous errant sur
ce rivage ; combien devrez-vous
avoir plus de compassion pour le
peuple d'Ithaque, lorsque vous le
verrez un jour souffrir ? Ce peuple
que les Dieux vous auront confié
comme on confie un troupeau à
un Berger, sera peut-être malheu-
reux par votre ambition, ou par
votre faste, ou par votre impru-
dence ; car les peuples ne souffrent
que par les fautes des Rois ; qui
devroient veiller pour les empê-
cher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit
ainsi, Telemaque étoit plongé
dans

dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies , l'état d'un Roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander , qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux , il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses , qu'il les corrige en pere , qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire , ni pour son plaisir : son autorité est celle des loix , il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler , il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir.

444 **TELEMAQUE,**
il est l'homme le moins libre & le
moins tranquile de son Royaume.
C'est un esclave qui sacrifie son
repos & sa liberté, pour la liberté
& la felicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il represente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au dessus des loix est une gloire fautive, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris : s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne faudroit trouver aucune paix dans

dans les passions & dans la vanité : s'il est bon , il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs , à travailler pour la vertu , & attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque agité au dedans par une peine secrète , sembloit n'avoir jamais compris ces maximes , quoiqu'il en fut rempli , & qu'il les eut lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ses véritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor expliquoit.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ! disoit-il , prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes , qui ne vous aimeront peut-être jamais ; & pour faire du bien à des méchans , qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondoit patiemment :

ment : Il faut compter sur l'ingratitude des hommes , & ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même , quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la veritable vertu : mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans , riches , redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en feront que plus méchans , & par conséquent plus ingrats. C'est leur
faire

faire un present funeste : c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le desintéressement. En les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins ; qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris

1

448 TELEMAQUE,

appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses exemples , & par son autorité à les rendre bons , il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Telemaque s'avança avec empressement vers les Pheaciens , dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux , pour lui demander d'où ils venoient , où ils alloient , & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit : Nous venons de nôtre île , qui est celle des Pheaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est , ajouta aussitôt Telemaque, cet homme si triste , qui cherche les lieux les plus

plus deserts , en attendant que votre vaisseau parte : C'est, répondit le Vieillard , un Etranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cleomenes ; qu'il est né en Phrygie : qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelots qui le portèrent dans l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agreable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts : mais on ne put le souffrir dans aucun païs. La prédiction
faite

450 **TELEMAQUE,**
faite sur lui devint celebre : on le
reconnut bientôt par tout où il
alla. Par tout les Rois craignoient
qu'il ne leur enlevât leurs diadê-
mes : ainsi il est errant depuis sa
jeunesse , & il ne peut trouver au-
cun lieu du monde où il lui soit
libre de s'arrêter ; il a souvent pas-
sé chez des peuples fort éloignez
du sien. Mais à peine est-il arrivé
dans une ville qu'on y découvre
sa naissance , & l'Oracle qui le re-
garde. Il a beau se cacher & choi-
sir en chaque lieu quelque genre
de vie obscure. Ses talens éclat-
tent, dit-on, toujours malgré lui ,
& pour la guerre , & pour les let-
tres , & pour les affaires les plus
importantes : il se présente tou-
jours en chaque païs quelque oc-
casion imprévûe qui l'entraîne, &
qui le fait connoître au public.
C'est son mérite qui fait son mal-
heur, il le fait craindre & l'exclut
de tous les païs où il veut habiter.

Sa

Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout , mais rejeté de toutes les terres connues : il n'est plus jeune , & cependant il n'a pû encore trouver aucune côte ni de l'Asie ni de la Grece où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ; il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie , car il sçait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume , & elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste present des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours , & qui

452 **TELEMAQUE,**
qui ne lui cause que des peines
dans l'âge où l'homme infirme
n'a plus besoin que de repos. Il
s'en va, dit-il, vers la Thrace
chercher quelque peuple sauvage
& sans loix qu'il puisse assembler,
policer, & gouverner pendant
quelques années; après quoi l'Oracle
étant accompli, on n'aura plus
rien à craindre de lui dans les
Royaumes les plus florissans : il
compte alors de se retirer dans un
village de Carie, où il s'adonne-
ra à l'agriculture, qu'il aime pas-
sionnément. C'est un homme sa-
ge & modéré qui craint les Dieux,
qui connoît bien les hommes, &
qui fait vivre en paix avec eux,
sans les estimer. Voilà ce qu'on
raconte de cet Etranger, dont
vous me demandez des nouvel-
les.

Pendant cette conversation Te-
lemaque tournoit souvent ses yeux
vers la mer, qui commençoit à
être

être agitée. Le vent soulevoit les flots , qui venoient battre les rochers , les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Telemaque : Il faut que je parte ; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'isle , montant sur le sommet de tous les rochers , & considerant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûe, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins ,

454 **TELEMAQUE,**
moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cleomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpez avec autant de vitesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Telemaque, il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il aperçoit sur le rivage tous les marini-
niers

niers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis, ils étoient las & abatus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Pheacien prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un transport

456 **TELEMAQUE,**
port semblable à celui des Mena-
des, lorsqu'elles tiennent le thirse
en main, & qu'elles font retentir
de leurs cris insensés les rives de
l'Hebre & les montagnes de Rho-
dope à Ismare.

Enfin il revient un peu de cette
espece d'enchantement ; ses lar-
mes recommencent à couler de
ses yeux ; & alors Mentor lui dit :
Je ne m'étonne point, mon cher
Telemaque, de vous voir pleurer ;
la cause de votre douleur qui vous
est inconnue, ne l'est pas à Men-
tor ; c'est la nature qui parle, &
qui se fait sentir : c'est elle qui at-
tendrait votre cœur. L'inconnu qui
vous a donné une si vive émotion,
est le grand Ulysse ; ce qu'un vieil-
lard Pheacien vous a raconté de
lui sous le nom de Cleomenes,
n'est qu'une fiction, pour cacher
plus sûrement le retour de votre
pere dans son Royaume. Il s'en va
droit à Ithaque ; déjà il est bien
prêt

prêt du port , & il revoit enfin ces lieux si longtems desirez: vos yeux l'ont vû , comme on vous l'avoit prédit autrefois , mais sans le connoître ; bientôt vous le verrez , vous le connoîtrez, & il vous connoitra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Penelope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond , on ne sçau-roit y puiser son secret. Il aime la vérité , & ne dit jamais rien qui la blesse , mais il ne la dit que pour le besoin ; & la sagesse , comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles.

Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste & abatu.

Pendant ce discours, Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêchèrent même longtems de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentoís bien dans cet inconnu je ne sai quoi qui m'attiroit à lui , & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler , & sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir , com-
me

me Tantale , alteré , qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lèvres avides ? Ulyffe, Ulyffe, m'avez-vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ? Peut-être que les amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me prépareroient ? Au moins si je le suivais , je mourrois avec lui ! O Ulyffe ! ô Ulyffe ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) , je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycène. Mais pourquoi, cher Mentor , m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois , je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez , mon cher Telema-

460 TELEMAQUE,
que , comment les hommes sont
faits. Vous voilà tout désolé, par-
ce que vous avez vû votre pere
sans le reconnoître. Que n'eussiez-
vous pas donné hier pour être as-
suré qu'il n'étoit pas mort ? au-
jourd'hui vous en êtes assuré par
vos propres yeux ; & cette assu-
rance qui devoit vous combler
de joie , vous laisse dans l'amer-
tume. Ainsi le cœur malade des
mortels compte toujours pour
rien ce qu'il a le plus désiré , dès
qu'il le possède ; & il est ingénieux
pour se tourmenter sur ce qu'il
ne possède pas encore. C'est pour
exercer votre patience que les
Dieux vous tiennent ainsi en sus-
pens. Vous regardez ce tems com-
me perdu , sachez que c'est le plus
utile de votre vie ; car il vous exer-
ce dans la plus nécessaire de tou-
tes les vertus pour ceux qui doi-
vent commander. Il faut être pa-
tient

tient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame , n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir , est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir , comme un homme qui court dans un chariot , & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux, ils n'obéissent plus au frein , ils se précipitent ; & l'homme foible auquel ils échappent , est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches, dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande , plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien , il ne se donne le tems de rien mesurer , il

461 TELEMAQUE,

force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que les desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant votre patience ; & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, & s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître : pour vous apprendre que les

les

Les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulyssé ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel; il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit

464 **TELEMAQUE,**

Mentor dans les routes sombres
d'un petit bois voisin. Là il apper-
çoit tout-à-coup que le visage de
son ami prend une nouvelle for-
me : les rides de son front s'effa-
cent , comme les ombres dispa-
roissent , quand l'aurore de ses
doigts de rose ouvre les portes de
l'Orient & enflâme tout l'horison ;
ses yeux creux & austeres se chan-
gent en des yeux bleux d'une
couleur celeste , & pleins d'une
flâme divine ; sa barbe grise & né-
gligée disparoît ; des traits nobles
& fiers , mêlez de douceur & de
grace , se montrent aux yeux de
Telemaque ébloui ; il reconnoît
un visage de femme avec un teint
plus uni qu'une fleur tendre &
nouvellement éclosé au Soleil : on
y voit la blancheur des lys mêlée
de roses naissantes. Sur ce visa-
ge fleurit une éternelle jeunesse
avec une majesté simple & ne-
gligée ;

gligée; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flotans : ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrières. Mars même en seroit effrayé; sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Telemaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes, & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

466 TELEMAQUE,

O Déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere ! Il vouloit en dire davantage , mais la voix lui manqua, ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme , qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration , & qui par l'agitation pénible de ses lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse , écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'hom.

l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut regner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement ; s'il n'a jamais souffert , & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli , comme votre pere , les terres & les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment, combattez avec lui, & obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouse Antiope , & vous serez heureux avec elle , pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la

468. TELEMAQUE,

vertu. Lorsque vous regnerez ;
mettez toute votre gloire à renou-
veller l'âge d'or , écoutez tout le
monde , croyez peu de gens : gar-
dez-vous bien de vous croire trop
vous-même ; craignez de vous
tromper : mais ne craignez jamais
de laisser voir aux autres que vous
avez été trompé : aimez les peu-
ples , n'oubliez rien pour en être
aimé. La crainte est nécessaire
quand l'amour manque : mais il
la faut toujours employer à regret
comme les remèdes violens & les
plus dangereux. Considérez tou-
jours de loin toutes les suites de ce
que vous voulez entreprendre ;
prévoyez les plus terribles incon-
veniens , & sachez que le vrai cou-
rage consiste à envisager tous les
périls , & à les mépriser quand ils
deviennent nécessaires ; celui qui
ne veut pas les voir , n'a pas assez
de courage pour en supporter tran-
quille-

quilement la vûe : celui qui les voit tous , qui évite tous ceux qu'on peut éviter , & qui tente les autres sans s'émouvoir , est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse , le faste , la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité , que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre Palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne , & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur : n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire , mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font , s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la posterité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Sur tout
soiez

470 TELEMAQUE,
soiez en garde contre votre hu-
meur. C'est un ennemi que vous
porterez par tout avec vous jus-
qu'à la mort. Il entrera dans vos
conseils , & vous trahira si vous
l'écoutez. L'humeur fait perdre
les occasions les plus importan-
tes : elle donne des inclinations
& des aversions d'enfant au préju-
dice des plus grands intérêts ; elle
fait décider les plus grandes af-
faires par les plus petites raisons ;
elle obscurcit tous les talens , ra-
baïsse le courage , rend un hom-
me inégal , foible , vil & insuppor-
table. Défiez-vous de cet ennemi.
Craignez les Dieux , ô Telema-
que ! cette crainte est le plus
grand trefor du cœur de l'hom-
me : avec elle vous viendront la
sagesse , la justice , la paix , la joie ,
les purs plaisirs , la vraie liberté ,
la douce abondance , & la gloire
sans tache.

Je

Je vous quitte , ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point , pourvû que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salante , que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans , lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours , qu'elle s'éleva dans les airs , & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur , où elle disparut. Telemaque soupirant , étonné & hors de lui-même , se prosterna à terre , levant les mains au Ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons , se hâta de
partir ,

472 TELEM. LIV. XXIV.
partir , arriva à Ithaque , & re-
connut son pere chez le fidele
Eumée.

Fin du vingt-quatre & dernier Livre.

ODE

O D E.

I.

Montagnes * de qui l'audace ,
 Va porter jusques aux Cieux
 Un front d'éternelle glace ;
 Soutien du séjour des Dieux ,
 Deffus vos têtes chenuës ,
 Je cueille au-deffus des nuës
 Toutes les fleurs du Printems.
 A mes pieds , contre la terre ,
 J'entens gronder le tonnerre ,
 Et tomber mille torrens.

I I.

Semblables aux Monts de Thrace ,
 Qu'un Geant audacieux
 Sur les autres Monts entasse
 Pour escalader les Cieux ,
 Vos sommets sont des campagnes
 Qui portent d'autres montagnes ;
 Et s'élevant par degrez ,
 De leurs orgueilleuses têtes
 Vont affronter les tempêtes
 De tous les vents conjurez.

I I I.

Dès que la vermeille Aurore

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

De ses feux érinccclans
 Toutes ces montagnes dore,
 Les tendres agneaux bêlans
 Errent dans les pâturages ;
 Bientôt les sombres bocages,
 Plantez le long des ruisseaux,
 Et que les Zéphirs agitent,
 Bergers & troupeaux invitent
 A dormir au bruit des eaux.

I V.

Mais dans ce rude païsage
 Où tout est capricieux,
 Et d'une beauté sauvage,
 Rien ne rappelle à mes yeux
 Les bords que mon fleuve arrose,
 Fleuve où jamais le vent n'ose
 Les moindres flots soulever,
 Où le Ciel serein nous donne
 Le Printems après l'Automne,
 Sans laisser place à l'Hyver.

V.

Solitude * où la rivière
 Ne laisse entendre autre bruit,
 Que celui d'une onde claire
 Qui tombe, écume, & s'enfuit ;

* Carenac , petite Abbaye sur la Dordogne qu'il avoit alors.

Où deux Îles fortunées ,
De rameaux verts couronnées ,
Font pour le charme des yeux.
Tout ce que le cœur desire.
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux.

V I.

De Zéphir la douce haleine
Qui reverdit nos buissons ,
Fait sur le dos de la pleine
Flotter les jaunes moissons,
Dont Cerès emplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin ;
Et du penchant des collines
Sur les campagnes voisines ,
Verse des fleuves de vin.

V I I.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de fillons dorez ,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurés ,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal ,
Comme en un miroir fidelle ,
L'horison se renouvelle ,

Et se peint dans ce cristal.

V I I I.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems ,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans ;
Ce fleuve aimant les prairies ,
Qui dans des Isles fleuries
Ornent ses canaux divers ,
Par des eaux ici dormantes ,
Là rapides & bruyantes ,
En baigne les tapis verts.

I X.

Dansant sur les violettes ,
Le Berger mêle sa voix
Avec le son des musettes ,
Des flûtes & des hautbois.
Oiseaux par votre ramage ,
Tout fouci dans ce bocage
De tous cœurs sont effacez ,
Colombes , & tourterelles ,
Tendres , plaintives , fidelles ,
Vous seules y gémissiez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie

Tient mes sens & ma raison :
A ce charme je me livre ,
De ce nectar je m'enyvre ,
Et les Dieux en sont jaloux.
De la Cour flâteurs mensonges ,
Vous ressemblez à mes songes ,
Trompeurs comme eux, mais moins
doux.

X I.

A l'abri des noirs orages ,
Qui vont foudroyer les Grands ,
Je trouve sous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là pour commencer à vivre ,
Je puis feul & sans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Histoire
Viennent peindre à ma memoire
L'ingenue antiquité.

X I I.

Des Grecs je vois le plus sage * ,
Jouet d'un indigne fort ,
Tranquille dans son naufrage
Et circonspéct dans le port.
Vainqueur des vents en furie
Pour sa sauvage Patrie ,

* Ulysse.

Bravant les flots nuit & jour.

O ! combien de mon bocage

Le calme , le frais , l'ombrage .

Meritent mieux mon amour.

X I I I.

Je goûte loin des allarmes ,

Des Muses l'heureux loisir ;

Rien n'expose au bruit des armes

Mon silence & mon plaisir.

Mon cœur content de ma lyre ,

A nul autre honneur n'aspire ,

Qu'à chanter un si doux bien.

Loin, loin , trompeuse fortune ,

Et toi faveur importune ,

Le monde entier ne m'est rien.

X I V.

En quelque climat que j'erre ,

Plus que tous les autres lieux ,

Cet heureux coin de la terre

Me plaît & rit à mes yeux :

Là pour couronner ma vie ,

La main d'une Parque amie

Filera mes plus beaux jours ;

Là reposera ma cendre ;

Là Tyrcis * viendra répandre

Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr l'Abbé de Langeron.

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ,
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE :
A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours
de Parlement , Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre
Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux,
leurs Lientenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appar-
tiendra. S A L U T. Notre cher & bien-amié le Sieur Mar-
quis DE FENELON , Nous a fait remontrer qu'il au-
roit dessein de faire imprimer quelques Ouvrages qui
se sont trouvez parmi les Manuscrits du feu Sieur Ar-
chevêque de Cambray son Oncle , qui ont pour titre :
LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE ;
avec des Dialogues sur l'Eloquence en général , & sur celle de la
Chaire en particulier ; & une Lettre écrite à l'Academie Françoisë ;
avec de nouveaux Dialogues des Morts ; & des Contes , & petites
Fables faites pour instruire & amuser un jeune Prince ; dont partie
a déjà été imprimée. Mais comme le nom de l'Auteur , &
ses Ouvrages ont acquis une grande réputation dans le Pu-
blic , l'Exposant a lieu de craindre que d'autres n'entre-
prennent de faire imprimer ou contrefaire quelques-uns
desdits Ouvrages, en tout, ou en partie, même sur des Co-
pies tronquées, ou peu exactes ; ce qui lui causeroit , ou à
ceux qui auront droit de lui, un préjudice très-considéra-
ble , & l'empêcheroit de donner au Public les belles Edi-
tions qu'il prépare desdits Ouvrages : c'est pourquoi'il
vous a très-humblement fait supplier de vouloir bien lui
accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES
CAUSES , voulant favorablement traiter ledit Sieur Mar-
quis DE FENELON , & lui donner des marques de notre
reconnoissance de son zele à procurer au Public des Editions
exactes des Ouvrages dudit Sieur Archevêque de Cambray,
Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes ,
de faire imprimer tous lesdits Ouvrages dudit Auteur énon-
cez ci-dessus, en autant de volumes, en telle forme, marge,
caracteres , conjointement ou séparément, & autant de fois
que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par
tout notre Royaume, Pais, Terres, & Seigneuries de notre
obéissance , pendant le tems & espace de quinze années con-
secutives , à compter du jour de la date desdites presentes.
FAISONS défenses à toutes sortes de personnes de quelque
qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à
tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire im-
primer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire aucun

desdits Ouvrages ci-dessus expliquez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression desd. Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DAGUESSEAU; le tout à peine de nullité des Presentes. DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-troisième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de notre Regne le deuxième. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Et ledit Sieur Marquis DE FENBLON a cédé le present Privilege aux Sieurs FLORENTIN DELAULNE, & JACQUES ESTIENNE, Imprimeurs-Libraires, pour en jouir en son lieu & place. Fait à Paris le 24 Mars 1717.

Registré le present Privilege, ensemble la Cession ci-dessus sur le Registre N° 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 122. N° 149. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris, ce 24 Mars 1717.

Signé, DELAULNE, Syndic.

63645266

